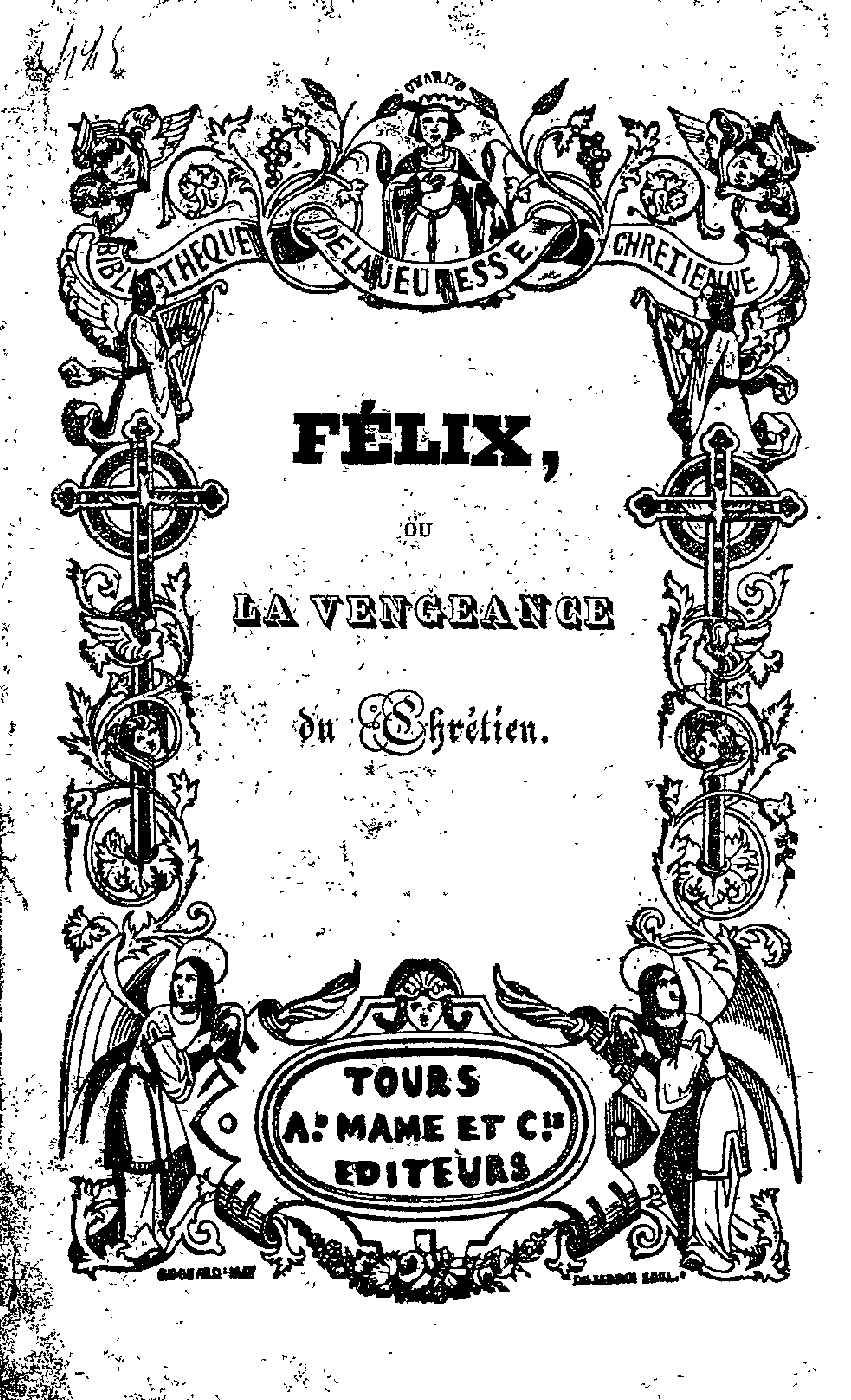
Félix, ou La vengeance du chrétien / [par L. Friedel]




CHARITÉ
BIBLIOTHEQUE DE LA JEUNESSE CHRETIENNE
FÉLIX,
OU
LA VENGEANCE
du Chrétien.
TOURS
Ad MAME ET Cie
EDITEURS



Bibliothèque

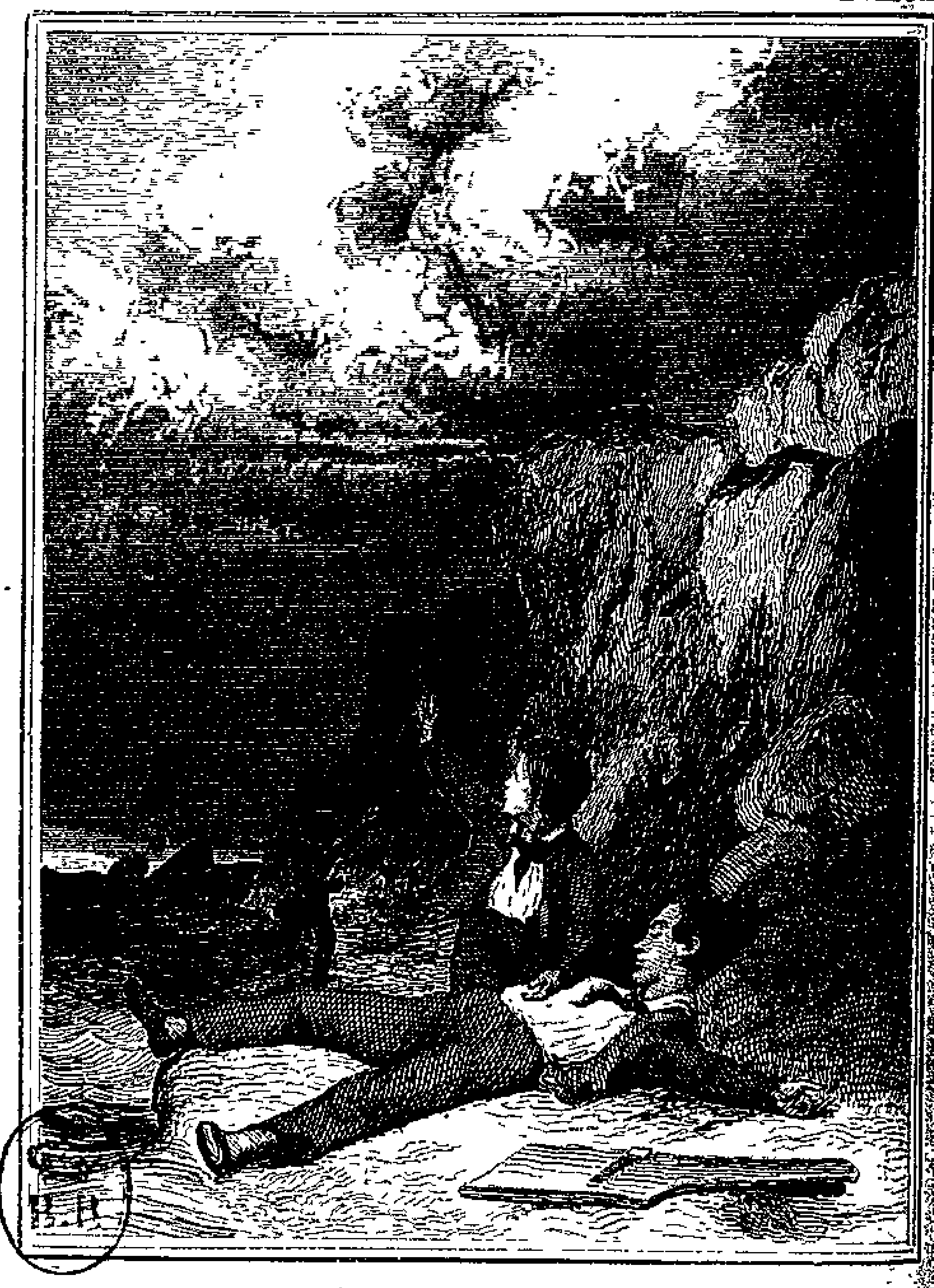
DE LA

JEUNESSE CHRÉTIENNE

APPROUVÉE

Par M.gr l'Archevêque

DE TOURS.



Il crut remarquer en lui quelques signes de vie.

FÉLIX,

OU

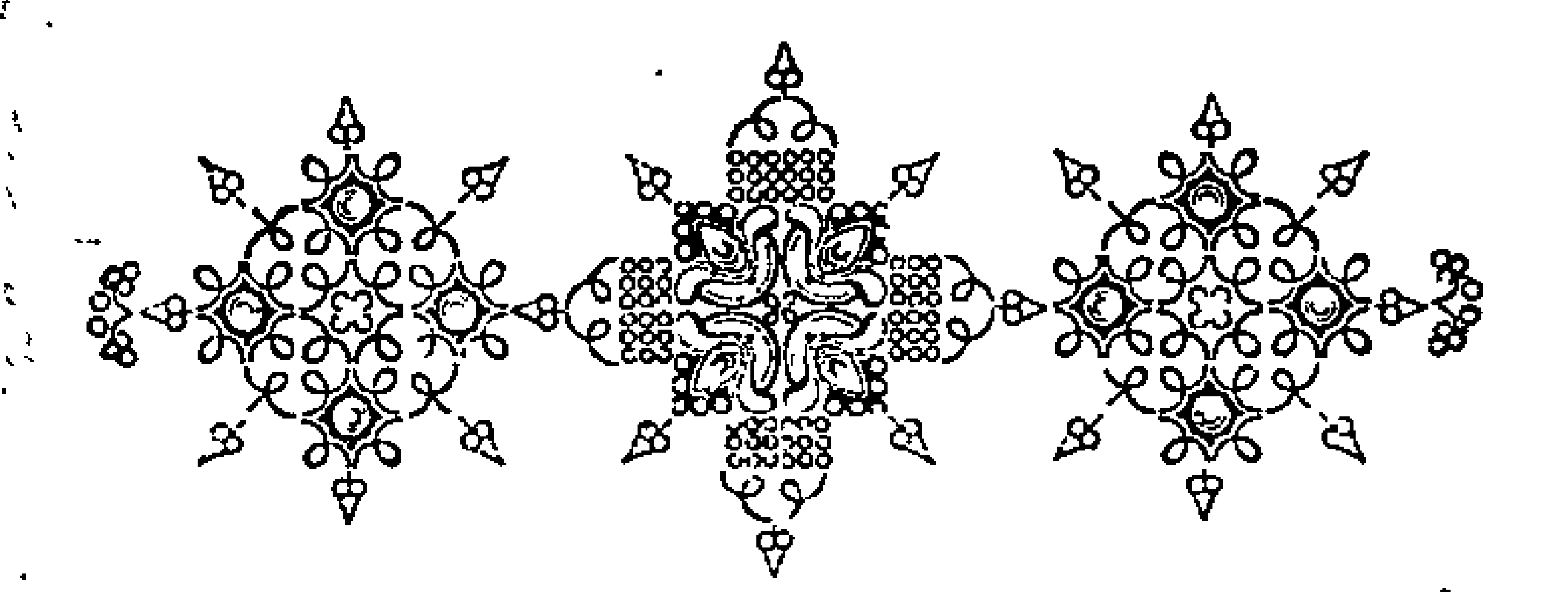
LA VENGEANCE DU CHRÉTIEN.



Tours,

A.d MAME et C.ie, IMPRIMEURS-LIBRAIRES.

1839.



FÉLIX,

OU

LA VENGEANCE DU CHRÉTIEN.

CHAPITRE PREMIER.

Une mauvaise mère.

M. Vandermeer, riche négociant d'Anvers, venait de perdre sa femme, aussi aimable que vertueuse, avec laquelle il

avait passé bien des années sans aucun chagrin domestique. Elle lui laissait un fils, nommé Félix. La vue de cet enfant pouvait seule le consoler de la perte de son épouse, et il résolut de ne ménager aucun sacrifice pour lui donner une éducation brillante et solide.

Mais Félix était encore bien jeune, et la multiplicité des affaires ne permettaient pas à son père de lui donner tous les soins que réclamait son âge. Le négociant suivit donc le conseil de ses amis qui le pressaient de se remarier, afin de donner une seconde mère à son fils.

Son choix tomba sur la fille d'un négociant de Gand, nommée Louise, qui, depuis la mort de son père, s'était retirée avec sa mère aux environs de Malines, et passait pour un modèle de douceur et de piété.

La première année de cette union fut heureuse, et Louise prodiguait au

jeune Félix des soins vraiment maternels.

Mais bientôt elle eut un fils, qui reçut au baptême le nom de Théodore ; depuis cette époque elle voua toute sa tendresse à celui-ci ; Félix lui devint indifférent d'abord, et ensuite odieux ; elle prétendait que le père préférait ce dernier, que chaque jour elle détesta davantage.

Cependant Félix méritait toute l'affection de son père. Image vivante de sa mère, il était pieux et docile, intelligent et studieux ; ses progrès et la bonté de son caractère lui avaient concilié l'estime et l'amitié de ses maîtres et de ses condisciples.

Il avait bien remarqué que sa belle-mère le haïssait ; mais il n'en continuait pas moins à lui témoigner les mêmes égards que si elle eût été sa propre mère.

Théodore, gâté par sa mère, n'avait aucune bonne qualité ; sa paresse désolait ses maîtres ; son caractère hautain et

capricieux le faisait détester de ses camarades ; et, quand on se plaignait de lui sa mère prenait hautement sa défense, et poussait la déraison jusqu'à jeter tous ses torts sur ses maîtres ; aussi ne se corrigeait-il en rien, et ne faisait-il aucun progrès.

M. Vandermeer était bon, mais très-faible ; ses affaires l'obligeaient d'ailleurs à de fréquentes absences, il ne pouvait guère veiller sur l'éducation de ses fils. Obligé de s'en rapporter uniquement à sa femme, il pensait qu'elle les confondrait dans un même amour et n'établirait pas entre eux d'odieuses distinctions. Hélas ! Quelle fut son erreur ! Que de larmes devait lui coûter dans la suite cette aveugle confiance ! Sa nouvelle épouse n'avait rien de généreux dans l'âme ; livrée à des passions basses et haineuses, elle devait plus tard faire le malheur de son mari, et ruiner ses plus belles espérances.

CHAPITRE II.

L'innocence persécutée.

Non content de haïr et de persécuter Félix, madame Vandermeer voulut aussi lui ravir l'affection de son père, et elle y parvint. Appliquée sans relâche à dissimuler les defauts de Théodore, et à lui prêter des qualités qu'il n'avait pas, elle ne cessait de noircir Félix qu'elle accusait d'hyprocrisie et d'indifférence, ou plutôt de haine pour elle, et même pour son père. Celui-ci refusa d'abord de la croire; il l'accusa de prévention et d'injustice;

mais, à force d'adresse et de persistance, elle finit par le persuader.

Félix s'était consolé jusqu'alors de la haine de sa belle-mère, en pensant que son père le chérissait; mais quand il vit que, trompé par les calomnies de cette méchante femme, son père lui retirait sa tendresse, le bon fils éprouva la plus juste et la plus vive douleur.

Un autre enfant que Félix aurait usé de représailles, et rendu haine pour haine; mais, malgré sa jeunesse, il possédait déjà la résignation chrétienne; il prit la généreuse résolution, et Dieu lui donna la force, de supporter sa croix avec patience.

Il avait alors treize ans, et il devait s'approcher pour la première fois de la sainte table. Le curé de la paroisse, qui était le confident de ses peines, profita de cette circonstance pour l'affermir dans sa résolution, et Félix se crut

trop heureux de pouvoir partager la croix de son Sauveur, et pratiquer cette belle maxime qui nous engage à aimer même nos ennemis.

Le digne ecclésiastique essaya pourtant de dissiper les préventions du père contre son fils aîné, il ne put y parvenir ; madame Vandermeer avait trop bien su calomnier le pauvre Félix.

Outre les injustices de sa belle-mère et l'indifférence de son père, il avait encore à supporter les mépris et les mauvais traitements de Théodore. Ce dernier, quoique plus jeune de deux ans, prenait sur lui une autorité révoltante, se plaisait à le tourmenter, et l'accusait de tout le mal qu'il faisait lui-même.

Félix aurait pu facilement repousser ces accusations ; mais sa piété le portait à les supporter avec patience, et il n'avait aucun espoir d'obtenir justice de son père, que rien ne pouvait plus détromper ; il souf-

frait en silence, et chaque jour M. Vandermeer prenait de lui une plus mauvaise opinion.

Ce n'était point encore assez pour sa marâtre: elle voulait l'éloigner de la maison, et l'occasion s'en présenta enfin. Un frère de M. Vandermeer, curé d'un village voisin de Bruxelles, ayant appris du confesseur de Félix la position cruelle de ce vertueux enfant, et désespérant d'éclairer son frère, prit le parti de demander qu'on lui envoyât son neveu pour l'élever au presbytère. Il eut l'adresse de s'adresser à madame Vandermeer, qui fut enchantée de cette proposition, et détermina sans peine son mari à l'accepter.

CHAPITRE III.

Une première séparation.

A l'instant de partir, Félix vint faire ses adieux à son père et à sa belle-mère, et leur demander leur bénédiction. Madame Vandermeer désirait abréger cette scène touchante qui pouvait amener une réconciliation entre le père et le fils ; son beau-frère la prolongea à dessein.

Lorsque Félix s'agenouilla devant son père, celui-ci, avant de le bénir, lui donna d'abord quelques avis sur la manière dont il devait se conduire. » Je te recommande surtout, dit-il en finissant, de quitter

cette humeur chagrine qui a causé tant de mésintelligence entre ton frère et toi, et qui t'a attiré tant de reproches de tes parents.

—Mon père, répondit respectueusement Félix, Dieu m'est témoin que je suis innocent des torts qu'on m'a imputés; la conscience de Théodore peut le lui dire; néanmoins je lui pardonne. Hélas! Il n'est pas le seul qui m'ait noirci dans votre esprit; j'espère qu'un jour vous me rendrez justice. »

Pendant que Félix parlait ainsi, madame Vandermeer, rouge de honte et de dépit, feignait de cacher ses larmes, et le maintien de Théodore témoignait son impatience d'être enfin débarrassé de son frère.

M. Vandermeer était profondément ému; il pensait que Félix pouvait bien avoir dit la vérité; mais, subjugué comme il l'était par son épouse, il crut satisfaire à tout, en éloignant son fils, et en lais-

sant croire à sa femme qu'il ne lui trouvait aucun tort.

Après avoir reçu la bénédiction paternelle, Félix alla se prosterner devant sa belle-mère; elle lui imposa les mains sans prononcer une seule parole.

Théodore reçut avec une égale indifférence les embrassements de son frère.

Ce fut malgré sa femme que M. Vandermeer accompagna Félix et son oncle jusqu'aux portes de la ville. Comme on allait se séparer : Mon père, dit Félix, mon cœur souffre de vous quitter, mais j'obéis à votre volonté, et j'espère revenir un jour digne de votre tendresse ; je vous aimerai toujours ; j'aimerai aussi la mère que vous m'avez donnée ; je prierai pour vous et pour elle, afin que le Seigneur vous comble de ses bénédictions. Je tâcherai, par mon travail et mes succès, de vous faire oublier les torts que j'ai eus envers vous, et dont je vous demande pardon de nouveau. Des larmes abondan-

tes interrompirent ici Félix ; son père, trop ému pour lui répondre, le serra entre ses bras ; et, s'étant détourné pour cacher ses larmes, il rentra dans la ville, tandis que Félix et son oncle prirent le chemin de Bruxelles.

CHAPITRE IV.

Une bonne éducation, source d'une belle vocation.

M. l'abbé Vandermeer, animé de l'esprit de Dieu, n'avait d'autre ambition que celle de gagner des âmes à son divin maître ; il avait déjà plusieurs fois refusé des dignités auxquelles l'appelaient son mérite et les vœux des amis de la reli-

gion. Il s'était lié si étroitement avec ses ouailles qu'il ne pouvait s'en séparer. Aussi était-il universellement chéri et vénéré; chez lui tous les pauvres trouvaient des secours, tous les affligés des consolations.

Malgré la douleur qu'il éprouvait de se voir pour ainsi dire banni de la maison paternelle, Félix ne tarda pas à se féliciter de sa nouvelle position, et il résolut de mettre à profit la faveur que le ciel lui accordait, en le confiant aux soins de son oncle. Celui-ci eut bientôt gagné toute la confiance de Félix, qui ne le considéra plus que comme son père.

Voici comment le neveu employait son temps: en toutes saisons il se levait à cinq heures et demie du matin; après sa prière, il lisait quelques passages de la sainte Écriture; puis il entendait la messe, et la servait lui-même avec une ferveur dont son oncle était édifié. Ensuite il se mettait à l'étude. Le bon curé, versé

également dans les langues grecque et latine, le dirigeait avec une rare intelligence. Félix utilisait même le temps des récréations soit en se livrant à des conversations instructives avec son oncle, soit en cultivant des fleurs destinées à parer l'autel, ou des plantes curieuses, dont la connaissance le préparait à l'étude de la botanique. Il se faisait aussi un plaisir d'accompagner le bon pasteur, lorsque celui-ci allait visiter les pauvres et les malades, leur portant des secours et des consolations.

M. le curé avait auprès de lui une vieille et respectable tante qu'il honorait comme sa mère. Cette dame, touchée des bonnes qualités de Félix, dont elle avait appris l'histoire, le prit bientôt en affection, et lui prodigua autant de soins que s'il eût été son propre enfant.

Félix montrait beaucoup d'intelligence et encore plus d'application ; aussi faisait-il de rapides progrès ; le Seigneur bénissait

ses efforts, parce que cet aimable enfant n'avait ni orgueil, ni ambition, et qu'il ne songeait qu'à plaire à Dieu et à ses parents. Outre la prière du matin et du soir, il ne se mettait jamais à l'ouvrage sans avoir invoqué les lumières du Saint-Esprit. Tous les mois il communiait; ces jours solennels où il recevait son Créateur étaient pour lui des jours de fète qu'il célébrait en distribuant aux pauvres les épargnes faites sur le petit fonds destiné à ses menus plaisirs.

Il écrivait souvent à ses parents, auxquels il donnait sur ses études et ses progrès tous les détails qu'il croyait propres à les intéresser; mais ceux-ci ne lui répondaient pas toujours. Plus rarement encore il trouvait au bas des lettres de son père quelques lignes insignifiantes de sa belle-mère, et il remarquait alors que le style de M. Vandermeer était beaucoup moins affectueux, ce qui prouvait que le négociant croyait devoir cacher à sa fem-

me la tendresse qu'il conservait pour son fils.

Félix avait aussi écrit deux ou trois fois à son frère; mais, comme les lettres restaient toujours sans réponse, il se contenta par la suite de lui faire présenter ses amitiés par son père.

Le bon curé comprit alors mieux que jamais que la faiblesse de son frère était incurable ; que madame Vandermeer déciderait seule de la fortune des deux enfants, et qu'il fallait assurer à Félix un sort indépendant du caprice de cette méchante femme.

Il s'appliqua donc à mettre Félix en état de choisir une carrière, et de la suivre avec succès; il l'exhorta souvent à demander les lumières du ciel pour le guider dans son choix, et lui-même priait le Saint-Esprit de l'éclairer.

Bientôt il eut le bonheur de remarquer que Félix témoignait un goût particulier pour l'état ecclésiastique. Néanmoins, crai-

gnant de se tromper sur la véritable vocation de ce jeune homme, il ne fit rien pour le pousser dans cette voie, quoiqu'il brûlât de l'y voir entrer. « Prions, lui disait-il souvent ; il faut que ce soit le Seigneur qui te guide, car, selon la parole du Sage : Qui pourra savoir la volonté de Dieu, s'il ne la sait lui-même par l'inspiration de son esprit. »

CHAPITRE V.

Patience et résignation.

Félix venait d'atteindre sa dix-huitième année, et d'achever sa rhétorique. C'était l'époque à laquelle son oncle l'avait tou-

jours renvoyé pour le choix d'un état. Le jour de l'Assomption, il communia avec plus de ferveur encore qu'à l'ordinaire; et après avoir imploré l'assistance de Jésus-Christ et de la sainte Vierge, il se mit à réfléchir sur tout ce que lui avait dit son onche, relativement aux différentes carrières qu'il pouvait embrasser, et toujours une voix secrète lui conseillait de renoncer au monde, et de se vouer tout entier au service du Seigneur.

Son oncle l'attendait sous un bosquet du jardin qui entourait le presbytère; il y alla. Sa figure était rayonnante, ses yeux respiraient le feu dont son âme était embrasée; et s'asseyant à côté du vénérable curé, il lui dit: « Mon cher oncle, j'ai suivi vos conseils; j'ai prié le seigneur et la Sainte Vierge de m'éclairer; j'éprouve plus que jamais le besoin de me consacrer à Dieu; je sais toutes les conditions qu'exige le sacerdoce, et je persiste encore dans mes premières inten-

tions ; il faut être saint pour approcher du Saint des saints ; mais j'espère en la grâce de celui qui autrefois a changé les apôtres en des vases d'élection.»

Monsieur l'abbé Vandermeer, ne doutant plus de la volonté du ciel, serra son neveu entre ses bras avec l'effusion de la joie la plus vive.» O ! mon enfant, lui dit-il, je te remercie de la bonne nouvelle que tu viens de me donner, et je te félicite sincèrement de ton choix ; si je ne t'ai pas moi-même exhorté à prendre cette louable résolution, c'est qu'il fallait selon moi, que la grâce seule déterminât ta vocation ; mais aujourd'hui je vois que le Seigneur t'appelle au service de ses autels; courage donc, mon enfant, continue à te rendre digne d'exercer le saint ministère : Notre Sauveur a dit : Heureux le serviteur que son maître en arrivant aura reconnu fidèle à son devoir ! il le comblera de richesses, et le fera entrer dans sa gloire.

Félix éprouvait la joie la plus vive; mais tout à coup une morne tristesse se répandit sur ses traits. Son oncle lui demanda la cause de ce chagrin subit. Ah! répondit le jeune homme, il n'est que trop légitime! Dieu m'appelle à lui, je le sens; mais je tremble que ma belle-mère n'empèche mon père de m'accorder son consentement. Elle a sur lui tant d'empire! et je connais la haine insurmontable que me porte cette femme capricieuse.

— Tranquillise-toi mon ami, répondit le bon curé; cela me regarde, et je vais à l'instant même écrire à tes parents. Il n'y a point de temps à perdre, puisque tu vas cette année suivre le cours public de philosophie qui doit te préparer à l'étude de la théologie.

La réponse du père ne se fit pas attendre, l'oncle la reçut et la lut tout bas en présence du jeune homme, tremblant d'espérance et de crainte.

—Eh bien! mon enfant, lui dit le curé,

le Seigneur veut encore éprouver ta résignation ; ton père te trouve trop jeune pour prendre une aussi grande détermination ; il veut lui-même éprouver ta vocation, avant de te donner son consentement, il te rappelle auprès de lui.

Cette nouvelle fut pour Félix un coup de foudre ; il se jeta dans les bras de son oncle, en fondant en larmes. Mon enfant, lui dit le vénérable curé, c'est aujourd'hui qu'il faut montrer du courage et de la résignation. Le monde où tu vàs rentrer n'aura ni charmes ni dangers pour ton âme, déjà livrée tout entière à notre sainte religion, et lorsque ton père aura bien reconnu ta vocation, il ne pourra plus te refuser son consentement.

Mais Félix connaissait trop bien sa marâtre pour espérer que l'épreuve à laquelle on allait lé soumettre fût d'aussi courte durée que l'espérait son oncle.

Le pauvre jeune homme resta encore une semaine au presbytère, puis il reprit

le chemin d'Anvers. Le bon curé l'aurait ramené lui-même à la maison paternelle; mais il ne pouvait différer le départ, et ce jour-là il attendait la visite de son archevêque.

Après les plus touchants adieux, Félix partit du presbytère, muni d'une lettre dans laquelle son oncle donnait à son père les plus sages conseils.

A mesure qu'il s'eloignait de cet asile de la piété, de la paix et du vrai bonheur, son cœur se serrait davantage, sa poitrine se gonflait de sanglots, il lui semblait qu'il allait étouffer. Au bout d'une centaine de pas, ne pouvant plus avancer, il se retourna, et revit cette simple demeure où il avait été si heureux, et qu'il quittait peut-être pour toujours. Alors ses sanglots éclatèrent, et un torrent de larmes inonda son visage. Puis, ayant prié le Seigneur de soutenir son courage, il continua son chemin, et se consola un peu en se rappelant les dernières paroles de son

oncle: » Va, mon enfant la Providence n'a jamais abandonné ceux qui recourent à elle, et celui qui espère en Dieu ne sera point confondu. »

oooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooo

CHAPITRE VI.

Tendresse hypocrite.

En arrivant à la maison paternelle, le cœur de Félix battait de crainte et d'espérance, car il aimait ses parents, quoiqu'il n'en fût pas aimé. Théodore lui montra une amitié qui le surprit, et sa belle-mère courut l'embrasser avec de telles démonstrations qu'il en fut tout rassuré; il pensa même que si dans son

enfance il n'avait pas toujours été en bonne intelligence avec sa mère et son frère, les torts pouvaient être en partie de son côté, et déjà il remerciait le ciel de lui faciliter ainsi une réconciliation qu'il désirait ardemment.

Sa mère et Théodore voulurent savoir comment il avait vécu et tout ce qui lui était arrivé depuis leur séparation; et ils l'écoutèrent avec toutes les marques du plus vif intérêt.

—Mon fils, lui dit Louise, je te félicite d'avoir si bien employé les dernières années de tes études; tu feras honneur à ton père; il désire qu'avant d'embrasser l'état sublime auquel tu aspires tu voies le monde, afin de connaître les hommes.

Félix n'osa pas demander d'explication; s'étant retiré dans sa chambre et prosterné au pied de la croix, il épancha ainsi son cœur devant Dieu :

« Seigneur, écoutez ma prière; et calmez mes alarmes; vous m'appelez à

votre service, ô mon Dieu; comme autrefois Paul sur le chemin de Damas, j'ai entendu votre voix au fond de mon âme, mais que puis-je sans votre grâce? Que puis-je si vous ne levez vous-même les obstacles qui me séparent de vous! O mon Dieu, soyez vous-même mon appui, ma défense. Le monde va peut-être m'offrir ses plaisirs fragiles et passagers; je ne désire que les chastes délices dont vous inondez les cœurs qui vous aiment; un seul jour passé à l'ombre de vos tabernacles me paraît préférable à un siècle entier de joies terrestres et grossières. Enfant du ciel, je répudie tout autre héritage que le ciel. Pardonnez-moi, ô mon Dieu, l'impatience que j'éprouve de me consacrer pour jamais à vous ;le feu sacré qui me dévore, c'est vous-même qui l'avez allumé.»

Après cette prière courte, mais fervente, il se releva, animé d'un nouveau courage, résolu de se soumettre avec une entière résignation aux volontés de ses parents,

et d'attendre que le Seigneur les disposât à lui permettre de suivre ses pieux désirs.

M. Vandermeer ne rentra que le soir; Félix courut au-devant de lui, espérant que son père l'accueillerait aussi bien que sa belle-mère et Théodore. Quelle fut sa surprise, sa douleur, lorsque son père qui, lors de son départ, l'avait quitté avec tant de regrets, répondit à peine à ses caresses !

Ce changement ne tarda pas à s'expliquer. Sa mère et Théodore entrèrent dans la chambre de M. Vandermeer. Louise, quand elle en sortit, parut moins tendre, et son fils daignait à peine parler à Félix. Ce dernier comprit aussitôt que l'on tramait contre lui quelque complot dont on croyait avoir assuré le succès. Dans cet entretien avec son père, il ne put obtenir de M. Vandermeer aucun éclaircissement, et l'inquiétude qui le tourmenta toute la nuit ne lui permit pas de fermer l'œil un seul instant.

oooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooo

CHAPITRE VII.

L'innocence sacrifiée à la haine.

M. Vaneghem, frère de la première femme de M. Vandermeer, était un riche armateur d'Ostende. Célibataire déjà très-avancé en âge, il désirait laisser sa fortune à un des membres de sa famille. Son humeur bizarre et chagrine et son caractère méfiant avaient éloigné de lui les meilleurs capitaines qui eussent conduit son bâtiment, l'un des plus beaux des Pays-Bas; et, pour avoir quelqu'un qu'il pût garder, il voulait prendre un parent qui lui restât attaché, du moins par l'intérêt.

Étant venu à Anvers dans le courant de l'année, il avait proposé à son beau-frère de lui donner un de ses enfants, qu'il se proposait de préparer à la double profession de négociant et de marin.

Monsieur Vandermeer reçut cette proposition avec d'autant plus de plaisir que sa fortune commençait à décliner, et qu'il pouvait, en acceptant cette offre, assurer le sort de l'un de ses fils; il promit donc à son beau-frère de satisfaire son désir avant le prochain départ du bâtiment.

Il pensa à Théodore, et il croyait faire grand plaisir à sa femme; mais, après le départ de son beau-frère, ayant communiqué son projet à Louise, elle ne l'écouta qu'avec surprise et indignation. Comment, Monsieur, s'écria-t-elle, vous prétendez m'arracher mon enfant, et le jeter dans une carrière remplie de fatigues et de périls! Non, je ne le laisserai pas sacrifier à votre Félix. Votre fortune a diminué, je le sais; mais l'ordre et l'économie peuvent la ré-

tablir, elle peut suffire à votre fils et au mien; et, fussions nous-même réduits à la misère, je ne consentirai jamais à faire un marin de mon Théodore.

Pour apaiser sa femme, M. Vandermeer promit de lui laisser son Théodore. Cependant il avait donné sa parole à son beau-frère, et il craignait de voir échapper son riche héritage, déjà convoité par une vieille parente de l'armateur dont elle était la gouvernante.

La vie aventureuse de marin était du goût de Théodore; mais, n'ayant pu vaincre la répugnance de sa mère, et voulant du moins éloigner son frère, il entreprit d'engager M. Vandermeer à envoyer Félix à son oncle; il voyait à cela deux avantages; d'abord il se délivrerait de l'objet de sa haine, et puis il jetait ce frère détesté dans une carrière opposée à ses inclinations. Il s'y prit avec assez d'adresse pour tromper M. Vandermeer, et lui persuada qu'il ne parlait que dans

l'intérêt de la famille et de Félix lui-même. Ce négociant alla aussitôt en parler à sa femme, qui cette fois ne fit aucune objection, et trouva très-sage et très-avantageux pour Félix un projet qu'elle trouvait déraisonnable et odieux quand il s'agissait de Théodore.

Ce fut vers ce temps que M. Vandermeer reçut de son frère la lettre dans laquelle celui-ci proposait de compléter les études de Félix, et de le préparer à recevoir les ordres sacrés.

En rappelant son fils sous prétexte de s'assurer par lui-même de sa vocation, le négociant n'avait d'autre dessein que de l'envoyer à Ostende.

Il est maintenant facile de comprendre la joie de Théodore et de sa mère à l'arrivée de Félix, et l'extrême réserve de son père. L'indifférence de M. Vandermeer n'était qu'apparente; d'après les rapports de son frère, il avait reconnu tous ses anciens torts envers ce fils ver-

tueux, il lui avait rendu toute sa tendresse, et il aurait voulu le garder près de lui: mais sa femme avait pris sur lui trop d'empire ; de peur de la heurter, il sacrifiait encore le pauvre Félix, et n'osait arrêter ses regards sur cette innocente victime.

oooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooo

CHAPITRE VIII.

Une seconde séparation.

Le lendemain de l'arrivée de Félix, son père le fit appeler ; il avait fermé les jalousies de sa chambre afin de cacher son émotion. » Mon cher fils, lui dit-il, d'une voix tremblante, je sais que tu désires embrasser l'état ecclésiastique, et je vois

dans ce vœu une nouvelle preuve de ta piété. Pourtant des raisons graves m'empêchent de te donner mon consentement ; et je ne doute pas de ton obéissance ; j'ai sur toi d'autres vues : ton oncle d'Ostende est déjà bien avancé en âge ; il désire qu'un de ses neveux se consacre à la marine, conduise son navire, l'aide dans son commerce, et devienne l'héritier de son immense fortune. Tu sais, mon cher fils, combien la nôtre diminue depuis quelques années, et combien il est urgent de la relever. Quand, après sa mort et celle de tes parents, tu seras maître de toi, rien ne t'empêchera de suivre alors l'impulsion de ton cœur ; tu auras la satisfaction d'avoir rempli les vues de ton père, et en mourant j'aurai celle d'avoir assuré ton bonheur et celui de ton frère. »

Félix ne s'attendait pas à une pareille proposition. Mon père, répondit-il, quand il fut revenu de sa première surprise, je vous remercie d'avoir pensé à mon avenir;

mais permettez-moi de vous faire observer que je me sens destiné à une tout autre carrière ; celle-ci conviendrait mieux, je crois, au caractère ardent, et à la santé robuste de Théodore ; moi, j'ai toujours été faible et délicat, et vous savez que la mer fait beaucoup de mal.

— Eh bien ! repartit M. Vandermeer, ta santé s'affermira comme celle de tant d'autres, qui sont entrés faibles et chétifs dans la marine, et qui sont devenus des hommes vigoureux ; et puis on s'accoutume à la mer comme à tout.

— Mais, mon père, reprit Félix, je suis sûr que Théodore accepterait avec joie la profession que je redoute. Ayez la bonté de lui en parler ; il sera charmé de trouver une si belle occasion de faire promptement une si grande fortune, et moi, je n'aspire qu'à me vouer au service du Seigneur.

— Ton frère, répliqua M. Vandermeer, ne peut point quitter sa mère ; des raisons

que je ne puis te dire ne me permettent pas de l'éloigner d'elle ; mais rien ne t'empêchera de t'arranger avec lui un jour, et alors tu suivras ta vocation. »

M. Vandermeer se tut ; la voix lui manquait, et de profonds soupirs s'échappaient de sa poitrine. Félix profita de cette pause solennelle pour élever son âme vers l'Éternel, et lui demander ses lumières et sa force. « Mon père, dit-il enfin, je gémis de ne pouvoir concilier ensemble mon vœu le plus cher et mon amour pour vous ; mais j'espère qu'un jour le Seigneur, touché de ma résignation, mettra un terme à l'épreuve à laquelle il lui plaît de me soumettre ; je suis prêt à vous obéir.

— Ah ! Félix, s'écria M. Vandermeer, de quel poids tu soulages mon cœur ! » et il embrassa son fils en versant des larmes de tendresse et de regret.

Madame Vandermeer apprit cette nouvelle de son époux, et cette femme bai-

neuse n'eut pas même la délicatesse de modérer les transports de sa joie en présence de son mari, qu'elle avait trop bien asservi à ses volontés pour avoir besoin de le ménager. Elle fit sur le champ tous les préparatifs du voyage, car il lui tardait de voir partir Félix. Pourtant elle et Théodore s'appliquèrent encore à lui montrer une tendresse hypocrite, tant ils craignaient que lui ou son père ne changeât d'avis !

Le jour du départ, Théodore et sa mère affectèrent une extrême affliction. M. Vandermeer ne pleurait pas, mais à la tristesse de son visage, à son agitation convulsive, Félix reconnut aisément que son père éprouvait la plus vive douleur.

Après avoir pris congé de sa mère et de son frère, avec une indifférence qu'il ne chercha pas à dissimuler, il sentit son cœur se briser, quand il reçut le dernier embrassement de son père.

—Mon père, lui dit-il, j'espère que le

sacrifice que je vous fais de mes plus chères inclinations sera agréable au Seigneur, et nous attirera à tous les deux les bénédictions que je ne cesserai de solliciter pour vous. De loin comme de près je vous aimerai toujours, je vous serai toujours aussi soumis; priez pour moi, mon père, afin que le ciel me protége au milieu des dangers de l'âme et du corps que je vais affronter; je prierai aussi pour vous, et je demanderai à la divine providence la grâce de vous conserver jusqu'à l'heureuse époque où je me présenterai à vos regards revêtu d'un costume plus noble que celui de marin, et d'une dignité plus honorable aux yeux des hommes et des anges, que celle de capitaine de navire.

— Mon fils, il faut tout espérer de celui à qui tout est possible; faibles mortels que nous sommes, nous devons souvent céder à la nécessité. Que le Seigneur te guide dans toutes tes entreprises, et

qu'il te ramène en des temps meilleurs entre les bras de ton père.

Monsieur Vandermeer embrassa encore une fois son fils ; quand Félix fut parti, il alla s'enfermer dans sa chambre, et y resta sans vouloir parler à personne.

oooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooo

CHAPITRE IX.

Une consolation.

Félix arriva quelques jours après à Ostende ; son oncle le reçut avec une tendresse peu naturelle à un homme uniquement occupé d'accroître sa fortune, et habitué depuis son enfance à toutes les émotions de la vie de marin. Aussi Félix

ne prit-il point le change, et à la première vue il le jugea tel qu'il était, c'est-à-dire comme un homme qui fait son dieu de son argent, et qui ne craint pas de sacrifier tout à sa cupidité.

M. Vaneghem ignorait les goûts du neveu qu'on lui envoyait. Son beau-frère, sans nommer Théodore, lui en avait parlé comme d'un jeune homme ardent, pour qui les aventures et les dangers de la mer devaient avoir beaucoup de charmes. M. Vaneghem, prenant Félix pour celui qu'on lui avait proposé, se plaisait à vanter la carrière brillante qu'il allait parcourir; et son neveu, ne voulant pas le brouiller avec sa famille, ne chercha point à le détromper, et sembla même entrer dans ses vues et applaudir à ses idées.

— Mon ami, lui dit l'armateur d'un ton moitié bourru, et moitié flatteur, tu vas débuter par une course un peu longue; je t'envoie en Amérique. Une

fois embarqué tu ne reverras la terre qu'aux États-Unis : il faut naviguer et étudier pour mériter le poste que je te destine. Tu seras avec un capitaine aussi instruit que brave, auquel je t'ai déjà recommandé particulièrement. Je voudrais te voir capable de commander mon bâtiment, tu participerais au profit ; mais tu as tout à apprendre ; avant de commander il faut savoir obéir, et pour cela passer par tous les grades. Tu vas d'abord être simple matelot ; les commencements seront un peu rudes, et puis tu verras qu'avec de la raison et du courage on s'habitue à tout. Un jour, tu t'applaudiras d'avoir fait un pareil apprentissage, et tu sentiras mieux le prix des richesses quand tu les auras acquises à force de travaux et de périls.

Le lendemain de son arrivée à Ostende, il reçut la réponse de son oncle le curé, à une lettre qu'il lui avait adressée avant son départ d'Anvers, et dans laquelle il

exprimait les projets de son père à son égard ; voici comme cette réponse était conçue :

« Mon cher neveu,

» Ta dernière lettre m'a causé en
» même temps beaucoup de chagrin et de
» joie. J'y ai vu cette résignation sainte
» qui nous console et nous soutient dans
» toutes nos tribulations. Tu devais obéir
» à ton père ; je te félicite de l'avoir
» fait ; il est faible, mais il t'aime toujours ;
» et quoiqu'il contrarie ta pieuse vocation,
» sois sûr qu'il ne sera jamais heureux
» que de ton bonheur. Continue, mon
» enfant, comme tu as commencé ; par-
» donne à ceux qui s'opposent à tes loua-
» bles projets, ils ne savent pas de quels
» biens ils te privent. Plains-les, et aime-les
» toujours, l'un comme ta mère, l'autre
» comme ton frère. Que ta résignation soit
» maintenant plus entière que jamais. Le
» Seigneur t'en récompensera en te per-

» mettant un jour d'entrer dans la voie
» sainte où t'appelle ta piété.

» Jésus-Christ dès son enfance aurait
» pu prêcher la parole de son Père, et
» cependant il consentit à passer trente
» ans dans le silence et l'obscurité. Tu es
» encore jeune, un long avenir t'est réservé
» sans doute ; et, loin de perdre pour at-
» tendre, tu apprendras à connaître les
» hommes, leurs faiblesses et leur misère.
» Alors mieux qu'aujourd'hui tu te sen-
» tiras animé de ce zèle pour le salut des
» âmes dont notre divin Sauveur nous a
» donné l'exemple ; par les difficultés que
» tu rencontreras dans le monde, tu juge-
» ras de celles que rencontrent les autres.
» Celui qui n'a jamais été tenté, que sait-il?
» Et comment pourra-t-il compatir aux
» maux de son prochain, s'il ne les a ja-
» mais ressentis lui-même?

» Ainsi donc, mon cher neveu, regar-
» de, non comme un obstacle, mais
» comme une preuve de la sollicitude de

» ton Père céleste, l'épreuve à laquelle
» il te soumet; dans quelques années tu
» verras que je n'ai pas trop espéré de sa
» miséricorde.

» Courage et persévérance! C'est ce
» que Dieu te demande, et ce que te sou-
» haite

» Ton oncle tout affectionné,

» J. VANDERMEER. »

Quoique déjà résigné, Félix éprouva tant de soulagement en lisant cette lettre, qu'il résolut de l'emporter avec lui, afin d'avoir toujours présentes les belles leçons qu'elle renfermait.

Des vents contraires retinrent quelque temps encore le bâtiment de M. Vaneghem; Félix employa ce délai à solliciter de la divine miséricorde les grâces dont il avait besoin, pour conserver toujours un cœur pur au milieu des compagnons grossiers qu'il allait rencontrer; aussi

était-il animé d'une ardeur qui l'étonnait lui-même, lorsque les vents ayant changé, il monta à bord du navire, qui bientôt fut en pleine mer.

CHAPITRE X.

Un ami dans le malheur.

Contre son attente, Félix trouva dans le capitaine un homme d'un caractère aimable, et qui savait à la fois se faire aimer et respecter. Il avait déjà apprécié les bonnes qualités de Félix en le voyant chez son oncle; il chercha à se l'attacher en lui expliquant avec bonté les éléments de la science que M. Vaneghem l'avait chargé d'enseigner à son neveu.

Mais ces attentions du capitaine ne tardèrent pas à attirer à Félix la haine de ses camarades; et, quand le jeune marin sentit les premiers effets du mal de mer, loin de le plaindre, ils ne firent que le railler. Le pilote, entre autres, ne pouvait cacher son aversion pour ce jeune protégé, et il s'était promis, dès les premiers jours, de lui réserver les plus pénibles corvées.

Quand Félix fut remis de son indisposition, il reconnut bientôt à quelles dures épreuves on allait mettre son courage; mais, loin de s'en plaindre, loin d'accuser auprès du capitaine ceux qui semblaient avoir pris à tâche de le molester, il s'acquittait de ses devoirs le mieux qu'il pouvait, et n'opposait que sa patience et sa douceur à la méchanceté de ses chefs et de ses compagnons.

Il trouvait dans l'immensité des mers une nouvelle preuve de la puissance de Dieu, qui les soulève ou les apaise à son

gré. Quelquefois il pensait à la femme injuste et cruelle qui l'avait jeté sur ce redoutable élément ; et, au lieu de la maudire, il priait le Seigneur de lui pardonner et de la bénir.

Chaque soir il montait sur le pont pour contempler le magnifique spectacle du coucher du soleil. Il ne pouvait se lasser d'admirer ce mélange confus et mystérieux d'ombre et de clarté, ce combat entre la nuit et le jour ; ces feux mourants qui brillaient de toutes parts ; cet astre dont le disque étincelant arrêté sur l'horizon revêtait d'or, de pourpre et de rubis les flots qu'il allait quitter, tandis qu'au fond du tableau la lune commencait à répandre sa lumière encore timide et indécise, et glissait mollement balancée sur son trône de nuages.

A la vue de tant de merveilles, Félix, cédant à un enthousiasme religieux, tombait à genoux pour adorer l'éternelle puissance du Créateur. Alors ce simple ma-

telot, s'élevant en quelque sorte jusqu'au sacerdoce par la sublime énergie de sa foi, se mettait à entonner une hymne sainte au Dieu de l'univers, comme si déjà il eût été son ministre.

« Seigneur, s'écriait-il, écoutez la faible voix de votre créature ; c'est votre main qui a creusé l'immense bassin des mers ; c'est votre puissance qui comprime sa fureur. Ah ! daignez protéger le frêle navire qui nous porte sur les abîmes ; éloignez de lui les écueils ; bénissez-nous, conduisez-nous au port, et rendez-nous tous à notre chère patrie, à nos familles, à nos amis, à ceux qui en ce moment peut-être vous offrent des vœux pour notre conservation. »

Touché de cette résignation et d'une piété aussi forte que rare dans un âge si tendre, Dieu ne voulut pas laisser son serviteur sans consolation. Parmi les passagers se trouvait un jeune Allemand dont la famille s'était établie aux États-

Unis quelques années auparavant. Ce jeune homme retournait alors auprès de ses parents, qui l'avaient chargé d'une mission de confiance. Il avait déjà admiré la douceur et la patience de Félix, et il n'attendait qu'une occasion favorable pour se lier avec lui.

Une nuit que Félix, absorbé dans ses pieuses méditations, était de quart sur le tillac, Paul Lichtfeld, ainsi s'appelait le jeune passager, monta aussi sur le pont pour jouir des beautés majestueuses d'un ciel pur et d'une mer calme et tranquille. La lune qui se levait à l'horizon se reflétait en mille gerbes de feu sur la surface doucement ondulée de l'océan, et l'on n'entendait d'autre bruit que celui d'un vent léger qui soufflait dans les voiles, et du sillage du bâtiment qui glissait lentement sur la plaine liquide.

Il s'approcha du jeune marin; celui-ci en l'apercevant se hâta d'essuyer quelques larmes qui mouillaient ses paupières,

— Je vous demande pardon de vous avoir interrompu si brusquement, lui dit Lichtfeld ; mais je ne puis me livrer au sommeil lorsque le ciel nous offre un si magnifique spectacle ; je suis presque tenté d'envier votre sort pour jouir plus longtemps de ce magnifique tableau. L'âme semble s'agrandir avec l'espace, et seule avec son Dieu elle contemple mieux l'immensité de sa puissance.

Ces paroles firent une profonde impression sur Félix ; depuis qu'il était à bord, c'étaient les premières qu'il entendait qui eussent du retentissement dans son âme.

— Ce spectacle, répondit le matelot, est peut-être plus nouveau pour moi que pour vous, car c'est mon premier voyage.

— Et quelle est donc votre patrie? demanda Lichtfeld?

— Ma patrie est Anvers ; le bâtiment sur lequel nous nous trouvons appartient

à un de mes oncles, et je n'ai commencé mon apprentissage de matelot que depuis notre départ d'Ostende.

— Vous avez alors une brillante carrière ouverte devant vous, et les difficultés qu'on rencontre au début de toute profession doivent vous paraître légères, en considérant les avantages qui vous attendent.

Félix ne répondit point; un soupir s'échappa de sa poitrine, et Lichtfeld reprit après une courte pause :

— Je ne sais si je me trompe, lui dit-il; mais il me semble que mes paroles vous ont fait de la peine; ce n'était pas mon intention.

— Oui, répondit Félix; il m'est pénible de m'entendre féliciter d'un bonheur dont je ne jouis pas

— Seriez-vous donc déjà dégoûté de la vie de marin? ou les dangers de la mer effaceraient-ils à vos yeux tout ce qui les fait oublier à tant d'autres?

— Non ; je ne les crains pas, je les affronterais même avec joie, si au bout de mes voyages, je pouvais espérer d'arriver à un but plus noble que celui que se proposent les commerçants, et après lequel mon âme aspire depuis plusieurs années.

— Quel est donc le but auquel vous aspirez ? pardonnez-moi, je vous prie, cette question ; elle n'est point dictée par une curiosité indiscrète, mais uniquement par l'intérêt que vous m'avez inspiré dès les premiers jours que je vous ai vu à bord. Cette douce et profonde mélancolie que j'ai remarquée dans vos traits m'avait appris que votre cœur souffrait, et sans vous connaître je me suis senti attiré vers vous par cette tendre sympathie que tout homme sensible éprouve pour le malheur.

Félix fut d'autant plus touché de l'intérêt que lui témoignait cet inconnu, qu'il n'avait trouvé que de la haine dans

des êtres qui cependant auraient dû l'aimer. Il fit comme tous les malheureux qui rencontrent une âme compatissante, il ouvrit son cœur avec une entière confiance à celui qu'il regardait comme un ange consolateur, et lui parla de ses espérances annéanties, de ses projets déconcertés; mais il eut la discrétion de ne point nommer les personnes qui en contrariaient l'heureux accomplissement.

Dès ce moment Lichtfeld et Félix comprirent qu'ils étaient faits pour s'aimer; ils se promirent de se voir tous les jours, et chaque jour resserra davantage les liens de la tendre amitié qui les unissait.

Le lecteur connaît assez le caractère de Félix pour découvrir la cause de l'intérêt qu'il inspirait à tous les cœurs avec lesquels il se trouvait en contact; son ami, quoique plus âgé, n'avait pas passé par ces rudes épreuves qui avaient assailli Félix à son entrée dans la vie; mais il

avait vu de grandes souffrances dans l'intérieur de sa famille, et il était pieux et charitable. Dévoué entièrement aux saintes lois de la religion, il gémissait de voir une âme aussi noble que celle de Félix captive et flétrie sous le costume grossier d'un matelot; elle qui brûlait de se repandre et d'enflammer les hommes du feu de l'amour divin. Mais, ne voulant pas augmenter l'ennui de son ami par une compassion imprudente, il l'encourageait tous les jours, et lui faisait voir dans le lointain l'aurore de sa délivrance.

— Nous ne pouvons connaître les décrets divins, lui disait-il quelquefois; mais la religion nous apprend que tout ce qui nous arrive de fâcheux dans ce monde finit par tourner à notre avantage, pourvu toutefois que nous ne mettions pas obstacle aux vues de la bonté divine. Remettons avec confiance notre sort entre les mains de la divine prov-

dence; elle sait mieux que nous ce qu'il nous faut; suivons courageusement les sentiers obscurs par lesquels elle nous conduit; tôt ou tard nous arriverons à la lumière, et nous nous féliciterons de n'avoir point douté.

CHAPITRE XI.

Nouvelle existence.

Après une traversée de près de deux mois, on découvrit les côtes de l'Amérique; tous les matelots et les passagers saluaient de leurs acclamations le terme de leur course; Félix seul était insensible. Depuis plusieurs jours il souffrait d'une maladie assez grave pour inspirer des craintes

au capitaine, et encore plus à Lichtfeld, qui ne quittait plus son ami, et lui prodiguait les soins les plus tendres et les plus empressés.

Lorsque le navire entra dans le port de Charles-Town, Lichtfeld pria le capitaine de lui permettre de faire porter Félix chez son père, afin de le soigner jusqu'au prochain départ.

Le capitaine, qui ne doutait point que l'air de la mer ne fût cause de cette maladie du jeune matelot, consentit d'autant plus volontiers à la demande de Lichtfeld, qu'il était plus intéressé à ramener sain et sauf à son oncle un neveu qui lui avait été si formellement recommandé; Lichtfeld, heureux d'avoir obtenu cette faveur, fit aussitôt transporter son ami chez ses parents.

Ceux-ci accueillirent le jeune marin avec cette bonté touchante qu'ils avaient transmise à leur fils, et sans tarder un instant on fit appeler un médecin. L'in-

disposition de Félix ne présentait aucun danger ; mais elle exigeait de grands ménagements, et, d'après la déclaration du médecin, un traitement assez long pour mettre le malade dans l'impossibilité de repartir avec le bâtiment de son oncle. Le capitaine parut très-affligé de cette nouvelle ; mais, quand un mois après il eut complété sa cargaison, il se résigna à partir sans son jeune ami, car il appelait ainsi Félix ; le médecin lui avait assuré de nouveau que celui-ci se rétablirait parfaitement, mais à force de temps et de soins.

Cependant M. Lichtfeld traitait Félix comme s'il eût été son fils, et Paul semblait plutôt être le frère que l'ami de cet estimable jeune homme. Il n'épargnait rien pour adoucir ses maux et ses ennuis ; tous les secours, toutes les consolations, tous les agréments que peut imaginer une charité ingénieuse et délicate pour améliorer la position d'un malade, pour le

distraire et abréger les longues heures de souffrances, étaient prodigués sans réserve au bon Félix. Tantòt Paul lui faisait des lectures variées et intéressantes ; tantôt il prenait sa flûte et lui jouait des airs qui lui plaisaient le plus ; tantôt, par des conversations piquantes et pleines de sens, il cherchait à l'égayer et à ranimer ses espérances.

Félix se trouvait très-heureux d'avoir fait la connaissance de cet excellent jeune homme, et de ses généreux parents, et il en remerciait la Providence comme d'une faveur signalée. Souvent il entretenait Paul du bonheur qui attend dans ce monde et dans l'autre, le ministre fidèle de Jésus-Christ, l'homme qu'inspire l'esprit de l'Evangile ; et bientôt Paul se sentit lui-même le désir de partager le sort destiné à son ami ; mais craignant d'irriter l'impatience de ses désirs, en lui manifestant cette intention, il prit la résolution de la lui cacher, et parla plus

que jamais des heureux fruits de la résignation à la volonté divine.

— Dieu, lui disait-il, ne peut qu'agréer les nobles pensées qui vous animent; mais le sacrifice de vos inclinations, celui qui coûte le plus à l'homme, est aussi le plus agréable au Seigneur; et, quand le moment de l'épreuve sera passé, vous n'en serez que plus ardent et mieux disposé à suivre la belle carrière où la voix de Dieu vous appelle. Il est difficile de connaître les hommes, si l'on ne sort pas de sa famille et de son pays; mais, quand on a parcouru le monde, et qu'on a étudié les bonnes et les mauvaises qualités de ceux que régissent d'autres lois, on sait mieux apprécier ce que le cœur humain renferme de grandeur et de faiblesse, et l'on est plus capable de le diriger vers son Dieu, sa dernière fin.

Félix ne commença à reprendre ses forces qu'après le départ du navire de son oncle; il regrettait beaucoup de n'avoir

pu retourner dans sa patrie ; il n'était pas encore rétabli que déjà il cherchait une occasion de repasser en Europe. Le médecin s'y opposa formellement, et M. Lichtfeld, sa femme et son fils, qui semblaient déjà ne pouvoir plus vivre sans leur hôte, obtinrent de lui, non sans peine, qu'il attendrait jusqu'à la prochaine saison.

Pour occuper ses loisirs, M. Lichtfeld lui proposa de l'associer à son commerce ; et Félix, qui ne demandait pas mieux que de se rendre utile, y consentit d'autant plus volontiers qu'il savait très-bien que, pourvu qu'il fût éloigné de sa mère, son père ne le contrarierait pas dans ses entreprises ; mais, pour être entièrement excusable à ses yeux comme à ceux de son oncle, il leur envoya par le premier bâtiment, faisant voile pour sa patrie, un certificat du médecin qui l'avait traité. Ce certificat portait que l'air de la mer était tellement nuisible à Félix, qu'on

ne devait pas espérer de l'y habituer; et, que si l'on voulait le conserver, il fallait qu'il renonçât entièrement à un métier qui lui était contraire sous tous les rapports.

Félix joignit à cette pièce une lettre très-convenable adressée à son oncle dans laquelle, tout en protestant qu'il regrettait de ne pouvoir répondre à ses bontés, et qu'il était toujours soumis aux volontés de son père, il faisait tellement valoir ses raisons qui l'obligeaient à renoncer au métier de marin, que M. Vandermeer n'osa pas insister. Content de le voir loin de sa marâtre, ce faible père consentit à le laisser en pays étranger. En vain sa conscience lui reprochait d'avoir sacrifié à la haine de sa femme l'avenir d'un fils si riche d'espérances; en vain sa tendresse pour Félix se réveillait avec une nouvelle force, il n'osait résister à la tyrannie de Louise.

Six mois après son arrivée en Améri-

que, Félix reçut des nouvelles de son père, qui lui permettait d'accepter les offres de M. Lichtfeld, et le priait en même temps de remettre à des temps plus heureux l'exécution de son premier projet. O mon cher enfant ! disait M. Vandermeer en terminant sa lettre, Dieu seul sait combien il en coûte à mon cœur de m'opposer encore à tes pieux désirs ; j'espère néanmoins que ton exil ne durera pas longtemps, et que j'aurai en mourant la consolation de recevoir de tes mains les derniers secours de l'Église.

Félix connaissait trop bien son père pour ne pas être profondément touché de la violence que ce vieillard se croyait obligé de faire à son propre cœur, et plusieurs fois il baisa avec amour et respect la lettre où l'on distinguait les traces des larmes de son père.

Heureux d'avoir recouvré la tendresse paternelle, Félix accepta définitivement la proposition de M. Lichtfeld ; et, après

quelques mois employés à se mettre au courant des affaires de son bienfaiteur, il s'associa à sa maison, et le Seigneur bénit toutes ses entreprises.

oooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooo

CHAPITRE XII.

Suites d'une mauvaise éducation.

Après le départ de Félix, M. Vandermeer avait exigé que Théodore choisît aussi une carrière. Théodore, enfant gâté, n'avait pas reçu une éducation solide ; cédant à un caprice plutôt qu'à un goût décidé, il avait déjà fait quelques progrès dans le dessin, et il aurait pu devenir avec le temps un assez bon peintre, s'il eût eu le bonheur d'être surveillé par

un mentor intelligent et sévère. Il avait de bons maîtres, mais ses boutades et la funeste indulgence de sa mère rendaient tous leurs soins inutiles.

De son côté, M. Vandermeer avait trop de besogne pour s'occuper sérieusement de Théodore, et depuis le départ de Félix il était tombé dans une profonde mélancolie dont le mouvement des affaires pouvait seul le distraire.

D'ailleurs, il craignait, en se chargeant de l'éducation de Théodore, de se préparer autant de chagrins qu'on lui en avait donné relativement à Félix; et, de peur de rencontrer de nouvelles contrariétés, il avait abandonné presque entièrement à sa femme le soin de leur enfant.

En voulant éviter des peines passagères, il se préparait des tourments pour ses vieux jours; et, comme tant de pères imprudents, qui ferment les yeux sur les vices naissants de leurs enfants, il ne prévoyait pas les tristes suites d'une

jeunesse livrée au hasard, passée dans l'oisiveté, ou dans une agitation plus funeste encore.

Ainsi abandonné à lui-même, Théodore ne put faire de progrès réels ; sa conduite était loin d'être irréprochable, et de mauvais amis l'entraînèrent bien des fois hors du chemin de la sagesse. Les plaintes continuelles portées contre lui, et qui n'avaient pas éveillé la sollicitude de sa mère, parvinrent enfin aux oreilles du négociant. Celui-ci alors ne put s'empêcher de voir toutes les conséquences qu'aurait pour sa maison la conduite déréglée de son fils ; et, afin d'y mettre ordre, il résolut de l'envoyer achever ses études en pays étranger.

Il en coûta beaucoup à madame Vandermeer de se séparer d'un fils qu'elle idolâtrait ; mais son mari qui, comme tous les hommes faibles, avait aussi des moments d'opiniâtreté plutôt que de force, avait cette fois parlé en maître.

Heureusement Théodore, désirant vivre dans une entière indépendance, joignait ses instances aux ordres de son père, et finit par remporter sur sa mère ce qu'il appelait une victoire.

M. Vandermeer avait recommandé Théodore à un de ses amis, négociant de Paris, qui s'était chargé de pourvoir à son entretien, et de le placer dans une des premières écoles de la capitale.

Théodore ne se se sentait plus de joie, et les derniers jours qu'il passa à Anvers furent donnés au plaisir et à la dissipation. Alors seulement madame Vandermeer parut ouvrir les yeux sur l'indifférence profonde que son fils éprouvait pour ses parents, et qu'il avait toujours su dissimuler adroitement; elle fut choquée de ne le voir rentrer que tard au logis dont il sortait de grand matin. Mais son étonnement et sa douleur ne connurent plus de bornes, quand Théodore vint prendre congé d'elle à l'instant

de son départ. Il avait les yeux secs et le visage radieux, tandis qu'elle fondait en larmes ; à peine se donna-t-il le temps de recevoir ses adieux et ses dernières leçons, tant il était impatient de se trouver en liberté.

M. Vandermeer avait remarqué le chagrin de son épouse ; il eut pourtant la délicatesse de lui épargner des reproches trop mérités, mais qui n'auraient servi qu'à l'affliger davantage.

Après son arrivée à Paris, Théodore écrivait assez régulièrement à ses parents, et ne manquait pas de leur envoyer chaque fois les certificats satisfaisants que lui donnaient ses maîtres. Cette heureuse amélioration fut de bien courte durée ; le feu mal éteint de ses passions qui couvait sous la cendre se ranima tout à coup, et sa conduite ne tarda pas être plus déréglée que jamais ; ses progrès se ralentirent, et bientôt cessèrent entièrement.

N'ayant plus à dire à ses parents rien qui lui fût honorable, il ne leur écrivit plus qu'aux époques où son père avait coutume de lui envoyer la somme destinée à ses menus plaisirs, et encore ses lettres devenaient-elles de plus en plus froides et insignifiantes. M. Vandermeer et son épouse en furent douloureusement affectés. Un jour ils délibéraient ensemble sur les moyens d'assurer à leur fils un meilleur avenir que celui qu'il se préparait, lorsqu'ils reçurent un tableau que leur fils avait peint, et qui avait mérité les encouragements des premiers artistes de la capitale. A ce tableau était jointe une lettre dans laquelle Théodore les priait de lui permettre de faire un voyage en Italie avec plusieurs de ses camarades. Ce voyage, leur disait-il, m'est absolument nécessaire pour me perfectionner dans mon art; je ne serai jamais qu'un peintre médiocre, tant que je n'aurai pas étudié les beaux modèles de l'antiquité, et les chefs-d'œuvre de ces

grands maîtres qui marchent si glorieusement sur les pas de ceux qui ont illustré l'Italie et la Grèce.

M. Vandermeer, moins aveugle que son épouse, qui croyait déjà voir la couronne de la gloire sur le front de son fils, se serait refusée peut-être à la demande de Théodore, si elle n'avait été accompagnée d'une lettre assez flatteuse de son correspondant de Paris, qui l'engageait fortement à céder au désir de son fils, et à lui donner les moyens d'aller à Rome. Théodore reçut avec une joie folle plutôt qu'avec reconnaissance la réponse de son père, contenant la permission d'entreprendre le voyage, et des valeurs plus que suffisantes sur les villes principales par lesquelles il devait passer. En quatre jours il eut achevé tous ses préparatifs, et partit avec trois autres élèves de son école.

Les lettres qu'il adressa à ses parents de Milan, de Venise, de Florence étaient

pleines de descriptions exagérées des beautés qui se présentaient partout à ses regards, et qui, disait-il, animaient son génie et enflammaient son cœur; mais elles se terminaient toujours par des plaintes, aussi mensongères que son enthousiasme d'artiste, sur la cherté des vivres, et les sacrifices qu'il était obligé de faire pour visiter les musées, les galeries, et autres curiosités de l'art. M. Vandermeer croyait ne pas devoir se refuser aux continuelles demandes de son fils; pourtant il s'étonnait souvent de la nécessité qu'on lui montrait de paver d'or les degrés qui conduisaient au temple du goût, et observait que cela devait écarter le mérite dépourvu de fortune. Une chose le consolait néanmoins; ce n'était pas l'espérance de voir son fils arriver à la gloire, mais l'assurance que lui avait donnée son beau-frère l'armateur de lui laisser toute sa fortune; et, au lieu de mettre un frein aux folles dépenses de

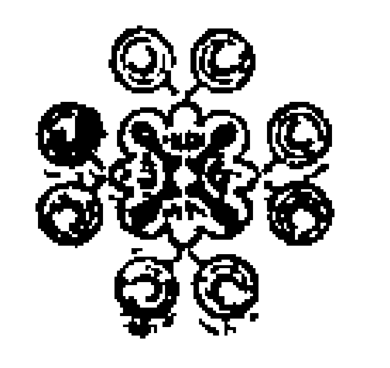
Théodore, il semblait les autoriser par son empressement à lui envoyer toujours des sommes de plus en plus fortes, et qui cependant pouvaient à peine suffire.

Enfin Théodore arriva à Rome; cette ville est, pour ainsi dire, le sanctuaire des beaux-arts. Il ne manqua pas de la dépeindre à ses parents comme la première merveille du monde, et cette fois encore, en s'extasiant ainsi sur les ressources qu'y trouvaient les artistes qui s'y réunissaient de toutes les contrées de l'Europe, il n'avait d'autre but que de capter plus sûrement les bonnes grâces de son père, et d'en tirer tout l'argent dont il avait besoin pour satisfaire à ses goûts dépravés.

Tantôt c'était une réunion d'artistes à laquelle il ne pouvait se dispenser d'assister; tantôt c'était une excursion dans la campagne de Rome ou dans le pays des Sabins; on l'avait invité à être de la

partie ; refuser était impossible ; ou bien il fallait faire un voyage à Naples et en Sicile, pays si riches en inspirations, qu'il fallait absolument les visiter ou renoncer à connaître, et, par conséquent, à imiter les merveilles d'une belle nature.

M. Vandermeer, hors d'état d'apprécier par lui-même les besoins réels de son fils, ne pouvait démêler la vérité de l'erreur ; force lui était de s'en rapporter aux paroles de l'astucieux Théodore ; et il continuait de lui envoyer tout l'argent demandé, lorsque le ciel, pour le tirer de son aveuglement, le frappa d'une plaie cruelle, la perte de sa fortune.



CHAPITRE XIII.

Un revers subit de fortune.

M. Vandermeer avait placé presque tous ses fonds dans une des plus grandes maisons de commerce de la Hollande, avec laquelle il faisait ses principales affaires, et qui jouissait d'une réputation jusque-là méritée. Cette maison vint faillir, et sa chute entraîna la ruine de beaucoup d'autres qui s'étaient fiées à son avenir ; M. Vandermeer surtout en souffrit, et bientôt se vit forcé de suspendre ses paiements.

Cette catastrophe aussi terrible qu'inattendue l'accabla ; il tomba dans une

maladie grave qui fit désespérer de ses jours. Grâce aux efforts de l'art et à la force de sa constitution, il se remit insensiblement ; mais il avait les jambes tellement paralysées, que cette infirmité incurable le condamnant pour toujours à l'inaction, il ne put jamais reprendre son commerce, ni rétablir sa fortune.

Il ne lui restait plus qu'un espoir : son beau-frère l'armateur sentant sa fin approcher venait de faire son testament, il avait toujours promis de ne pas oublier la famille de sa sœur ; et M. Vendermeer, confiant dans sa parole, espérait trouver dans ce riche héritage une ressource précieuse. Mais quelle fut sa douleur, quand l'armateur étant mort on ouvrit le testament! M. Vandermeer y figurait bien comme légataire, mais pour une somme si faible, qu'elle surprit tous ceux qui connaissaient les liens de parenté qui l'unissaient à M. Vaneghem. La gouvernante

de celui-ci avait profité de la faiblesse d'esprit où la maladie l'avait fait tomber, pour lui dicter elle-même ce qui, aux yeux de la loi, devait passer pour l'expression de ses dernières volontés ; et ainsi M. Vandermeer se vit tout à coup privé de sa dernière espérance.

Il était impossible que Théodore ignorât longtemps la malheureuse position de ses parents. Son père venait de lui envoyer une somme bien faible qu'il n'avait réunie qu'avec la plus grande peine ; et, en lui annonçant les malheurs survenus à sa famille, il l'avait prévenu que cet argent serait le dernier qu'il lui enverrait. Tu dois maintenant, ajoutait M. Vandermeer, être assez instruit pour revenir à Anvers, et employer tes talents à soutenir un père qui a fait pour toi tant de sacrifices.

Théodore n'avait jamais eu pour ses parents qu'un amour de commande ; il se montra alors tel qu'il était : au lieu

de les plaindre, il se permit de leur faire des reproches d'avoir fait dépendre son avenir des chances de la fortune. Il ne pouvait, disait-il dans sa réponse à son père, renoncer à une carrière dans laquelle son début avait été assez heureux pour lui faire un nom déjà avantageusement connu, et qui lui promettait une gloire impérissable et une brillante fortune, lorsqu'il aurait achevé son instruction. Il appelait l'armateur un homme avare et injuste, qui les avait frustrés d'un héritage qui leur appartenait de droit, et cela parce que son frère l'avait irrité par un fol entêtement, en refusant de répondre aux bonnes intentions de leur oncle. « Au surplus, ajoutait-il, avec une impudence révoltante, si vous me refusez ce qui m'est nécessaire pour arriver au but que vous-même m'avez engagé à poursuivre, je saurai moi-même me tirer d'affaire, et il ne sera pas dit que je vous serai à charge. »

Il est facile de comprendre combien cette ingratitude d'un fils toujours si tendrement aimé dut affliger le cœur du pauvre père, et faire rougir de honte une mère qui était la cause de tous les désordres auxquels il se livrait, et de l'indifférence outrageante dont il payait son aveugle tendresse. Oh! qu'ils devaient être poignants les remords de cette femme, lorsqu'elle ouvrit les yeux sur l'abîme qu'elle avait creusé! avec quelle douleur elle dut se rappeler les premières années de son fils, qui alors donnait de si belles espérances, aujourd'hui anéanties sans retour!

M. Vandermeer avait aussi des reproches à se faire, et sa conscience ne les lui ménageait pas. » Le Seigneur est juste, dit-il à sa femme; le châtiment qu'il nous inflige n'est que trop mérité. Nous avons été cruels envers Félix, nous avons sacrifié son avenir à notre aveugle amour pour son frère; nous sommes punis

par où nous avons péché ; que la volonté de Dieu soit faite ! »

Il écrivit encore à ce fils ingrat une lettre exprimant les sentiments les plus tendres ; mais Théodore ne daigna pas répondre, et son père et sa mère furent obligés de renoncer à l'espoir qu'ils avaient fondé sur ses talents.

Trois années s'écoulèrent ainsi dans la plus profonde indigence. M. Vandermeer ne pouvait plus travailler, et sa femme gagnait à peine assez pour leur nourriture. M. Vandermeer, le curé, fournissait aux autres dépenses avec un empressement digne de sa charité. Ils n'avaient osé écrire à Félix ; ils n'avaient pas le courage d'affliger leur fils jusque dans son exil, en lui annonçant leur misère ; et, résolus de porter avec résignation la peine de leur faute, ils voulaient au moins le laisser jouir tranquillement des avantages qu'il ne devait qu'à son travail et à sa bonne conduite.

CHAPITRE XIV.

Une surprise.

C'était le soir du dernier jour de l'an ; M. Vandermeer, étendu sur son fauteuil, était plongé dans de profondes et tristes pensées ; un frisson convulsif agitait toute sa personne, et deux petits tisons échauffaient à peine le poêle ; une table et quelques chaises composaient tout l'ameublement de la chambre étroite qu'ils avaient louée dans une rue écartée et déserte. Assise auprès d'une modeste lampe, Louise travaillait avec une ardeur infatigable à une broderie qu'elle devait vendre le lendemain ; elle avait les yeux

rouges ; et son teint, autrefois si frais, était d'une pâleur effrayante. On ne reconnaissait plus en elle la belle madame Vandermeer ; la mauvaise nourriture et le chagrin avaient creusé ses joues, et elle ressemblait moins à un être vivant qu'à un squelette.

De temps en temps elle levait les yeux sur son mari dont les regards étaient sans cesse tournés vers un portrait de Théodore, que cet enfant dénaturé leur avait envoyé de Paris, et qui était suspendu au mur comme pour rappeler toujours à ces malheureux parents leur honte et leur misère.

Après une heure de profond silence qu'interrompaient seulement les soupirs de madame Vandermeer, son époux se parlant à lui-même : — Mon Dieu ! dit-il, qui aurait jamais cru, il y a quelques années, qu'un jour je serais réduit à l'affreux dénuement dans lequel je me trouve ! Avoir deux enfants, et en être

privé! L'un ingrat malgré nos sacrifices, l'autre perdu pour nous par notre injustice. Mais le Seigneur est équitable dans ses jugements; il m'a puni pour m'être opposé à sa voix qui appelait Félix à son service, et il m'a fait trouver dans son frère un fils ingrat et rebelle!

— Mon ami, dit madame Vandermeer, pourquoi s'affliger ainsi? Oublions le passé, et abandonnons-nous à la divine Providence. Je suis coupable, je le sais, mais j'ai confiance en la miséricorde divine; si Dieu nous frappe, il peut aussi nous guérir, et après le châtiment il peut nous consoler. Oui, j'espère que nos deux enfants nous seront rendus, et que Félix et Théodore....

— Ne me parle plus de Théodore; interrompit vivement M. Vandermeer, il nous a donné la mort. Que le Seigneur lui pardonne! M. Vandermeer se tut, et tous deux retombèrent dans leurs tristes réflexions.

Tout à coup ils entendirent monter à pas précipités ; madame Vandermeer, un peu effrayée de cette visite nocturne, se lève et va reconnaître qui peut venir les voir à cette heure.

— Est-ce ici que demeure monsieur Vandermeer ? dit, en saluant, un jeune homme très-bien mis, ayant un accent étranger ; et, sur la réponse affirmative de madame Vandermeer, il exprima le le désir de parler à son époux. Je vous prie de me pardonner si je viens vous interrompre à une heure si peu convenable, mais j'ai à vous donner des nouvelles d'une personne qui doit vous être chère, et je n'ai pu attendre à demain pour m'acquitter de ma commission qui, j'espère, vous sera agréable.

Madame Vandermeer introduisit aussitôt l'inconnu auprès de son mari. Je ne devais pas, Monsieur, dit l'étranger, me présenter ainsi chez vous, sans vous avoir fait prévenir de mon arrivée ; excusez-

moi, je n'ai pu résister au besoin que j'éprouvais de vous parler aujourd'hui même ; je viens de New-York....

— Et vous m'apportez des nouvelles de mon Félix? dit madame Vandermeer en l'interrompant.

— De *votre* Félix !... reprit l'inconnu, appuyant à dessein sur le mot *votre*.

— Vous avez raison, reprit madame Vandermeer ; je mérite qu'on prenne avec moi ce ton de reproche ; continuez, je vous prie.

— Je vous apporte des nouvelles de Félix Smith, car c'est ainsi que j'appelle celui que son père et sa mère ont délaissé. Heureusement Dieu le protégeait, et lui a fait trouver parmi des étrangers une mère qui a pris pitié de ses infortunes, et qui l'a recueilli. Le ciel a béni ses entreprises ; il m'envoie aujourd'hui vers vous, Monsieur et Madame, pour vous offrir une part aux faveurs qu'il tient de la bonté divine. Il n'a appris que trop

tard les revers qui vous ont frappés ; mais, comme les affaires de notre commerce m'obligeaient de faire un voyage en France, à l'époque même où cette triste nouvelle lui est parvenue, il m'a chargé de passer par Anvers, et de vous apporter les secours qu'il vous offre. Je suis son ami et son associé, et aujourd'hui surtout son fondé de pouvoirs en tout ce que pourraient réclamer vos besoins. Voici la lettre qu'il vous écrit :

Monsieur Vandermeer prit la lettre, se hâta de l'ouvrir ; à peine eut-il lu les premiers mots, que les larmes obscurcirent ses yeux ; il fut obligé de la donner à sa femme qui lui en fit la lecture.

« Mes chers parents,

» Depuis longtemps j'attendais de vos nouvelles, et je ne pouvais m'expliquer votre retard ; je regrette que vous ne

m'en ayez pas fait connaître le triste motif. Comment ne m'avez-vous pas appris vos malheurs! serait-il possible que vous m'eussiez cru assez ingrat pour ne pas m'empresser de venir à votre secours? Je n'ai jamais cessé de vous aimer; et, s'il m'était permis de vous faire un reproche, je me plaindrais de ce que vous avez paru douter de ma tendresse et de ma reconnaissance.

» Mon ami Lichtfeld auquel j'ai confié mes pouvoirs vous dira combien j'aurais été heureux si le ciel, en me comblant des biens de la fortune, ne m'avait séparé de vous, de ma patrie. Mais espérons toujours en sa bonté; il saura relever ce qu'il a abattu, et guérir les plaies dont il nous a tous frappés.

» Je serais venu moi-même vous embrasser et vous consoler, si des affaires majeures ne me retenaient encore ici; bientôt, oui, bientôt nous serons encore réunis, et le Seigneur, je l'espère, nous

fera oublier toutes nos misères dans les douceurs d'un avenir heureux et prochain.

«Monsieur Lichtfeld est chargé de pourvoir à vos premiers besoins; accordez-lui toute votre confiance ; c'est à lui d'abord, et ensuite à ses parents respectables, que je dois ma fortune, et le bonheur de pouvoir vous soulager.

« Votre tout dévoué et respectueux fils,

Félix.»

— Homme généreux, dit M. Vandermeer à Lichtfeld, quand il se fut un peu remis de son émotion, je ne sais comment vous témoigner ma reconnaissance. Mes paroles sont trop faibles pour vous exprimer tout ce que sent mon cœur; Dieu vous récompensera d'une manière digne de lui et de vous, pour tout le bien que vous avez fait à mon fils.

— Monsieur, répondit Lichtfeld, je n'ai fait que remplir envers votre fils un devoir sacré, et je m'estime trop heureux aujourd'hui en vous apportant une nouvelle consolante ; je ne désire pas d'autre récompense. Parlons plutôt de votre fils.

Alors Lichtfeld, en glissant rapidement sur les actes de sa propre générosité, raconta en détail tout ce qui était arrivé à Félix depuis son départ d'Ostende, et comment Dieu, en bénissant leur maison, lui avait donné une fortune d'autant plus brillante qu'elle avait été acquise dans l'espace de quelques années.

Le lendemain Lichtfeld s'occupa d'assurer à M. Vandermeer et à son épouse une existence honorable. Il acheta pour eux une maison toute meublée ; et, après leur avoir laissé une somme considérable, il partit d'Anvers comblé de leurs bénédictions, et remerciant le Seigneur de lui avoir fait la grâce d'être un messager de paix, de consolation et de bonheur.

CHAPITRE XV.

Une douce vengeance.

Pendant que Lichtfeld parcourait la France, Félix redoublait d'efforts pour accroître encore sa fortune. Les envieux attribuaient son activité à la soif des richesses; mais ceux qui connaissaient son cœur, et qui étaient tous les jours témoins des bienfaits qu'il répandait autour de lui, se doutaient bien que ce n'était pas pour lui qu'il travaillait. En effet, depuis qu'il savait les malheurs de ses parents, Félix ne se regardait plus que comme le dépositaire de sa propre

fortune ; dans sa pensée elle appartenait à ses parents, et il aurait voulu la voir plus grande pour avoir plus de plaisir à la leur offrir.

Un jour qu'il se promenait sur le port, il vit un homme dont il crut reconnaître les traits. Il s'approcha de lui, et à sa grande surprise il reconnut en lui le capitaine qui l'avait amené à Charles-Town. Le capitaine ne fut pas moins surpris de retrouver Félix, et aussitôt la conversation s'engagea sur leur patrie et sur les amis qu'ils y avaient laissés.

Le capitaine, après son dernier voyage en Belgique, avait renoncé à son métier pour passer les derniers jours de sa vie dans le sein de sa famille, et avait acheté une petite propriété sur les bords de la mer, à quelques lieues de Charles-Town. Là, disait-il, je vis heureux et content, entouré de mes enfants, et ne m'occupant plus que de leur avenir. J'ai cherché de préférence la côte, parce que

la vue de la mer réjouit toujours un vieux marin. Je ne conduis plus de bâtiments pour le compte des autres, mais j'ai à moi quelques barques avec lesquelles j'ai quelquefois le bonheur de sauver de pauvres naufragés. Je me suis associé plusieurs matelots qui partagent mes goûts, et vivent de la pêche et du produit des terres que nous cultivons. Nous pouvons dire que nous jouissons à la fois des biens et des plaisirs de la terre et de l'eau. Venez nous voir, et vous m'applaudirez de la bonne idée que j'ai eue de me borner à côtoyer, et de ne plus m'aventurer au large.

— Et moi aussi, répondit Félix, j'ai renoncé aux avantages que m'offrait mon oncle dans la profession de marin ; j'ai pris un autre parti, et je n'ai pas perdu au change. Mais faites-moi le plaisir de venir à la maison; nous causerons mieux en dînant.

Quel fut l'étonnement du capitaine

en voyant l'aisance dont jouissait Félix, et les vastes magasins qui entouraient sa demeure ! Il ne pouvait croire que toutes ces richesses appartinssent à Félix, et celui-ci fut bien des fois obligé d'en appeler au témoignage des personnes employées à son service pour le convaincre de la réalité.

— Je vois bien, dit enfin le capitaine, que Dieu n'abandonne point les siens, et qu'il a écouté les prières que vous lui adressiez, lorsque la nuit vous vous promeniez sur le pont, seul et tellement plongé dans vos pieuses méditations, que vous ne remarquiez point ceux qui vous observaient. Vos camarades vous appelaient le *dévot* ; ce titre est le plus noble que l'on puisse envier, malgré les efforts de ceux qui se plaisent à calomnier la piété, et qui veulent le prendre pour synonyme d'hypocrite. Ah ! que je voudrais qu'ils fussent comme moi témoins des avantages d'une piété solide ! ils ne

la blasphémeraient pas comme ils le font; et, au lieu d'invoquer le Seigneur, seulement à l'heure du danger, ils l'invoqueraient à tous les moments de leur vie. Le pilote aux ordres duquel vous étiez soumis, et qui plus que les autres vous a témoigné son mépris, est aujourd'hui réduit à la plus affreuse misère.

— Et où est-il? s'écria vivement Félix.

— Il est ici même à Charles-Town. Après avoir pris son congé, il a dépensé dans l'espace de deux ans tout ce qu'il avait gagné avec tant de peine, et maintenant il est au service de tous ceux qui, par pitié, veulent bien l'employer aux fonctions les plus viles.

— Menez-moi, je vous prie chez lui, reprit Félix; il connaît sans doute ma position, et j'éprouve le besoin de lui témoigner que je ne lui garde pas rancune.

Ils se rendirent aussitôt chez le mal-

heureux; la rougeur lui monta au front, lorsqu'il reconnut Félix, et il baissa les yeux.

— Mon ami, lui dit Félix en lui tendant la main, je viens d'apprendre à l'instant même par notre ancien capitaine que vous désiriez trouver un emploi pour améliorer votre sort; je vous en offre un dans ma maison, j'espère que vous en serez content. Je regrette de n'avoir pas connu plus tôt vos besoins, je me serais empressé de vous obliger.

— Monsieur, répondit le pilote les larmes aux yeux, je suis confus de vos bontés, parce qu'elles me rappellent un temps où, injuste envers vous, je prenais un odieux plaisir à vous affliger. Votre piété me choquait; mais aujourd'hui je vois bien qu'elle méritait de l'admiration et non pas du mépris. Homme généreux qui rendez le bien pour le mal, pardonnez-moi d'avoir douté si longtemps de votre bon cœur. Je con-

naissais votre position, je savais les bienfaits que vous aimiez à répandre autour de vous, et cependant je n'osais m'adresser à vous dans ma détresse, parce que je craignais de vous rappeler aussi le peu de droit que j'avais à votre charité.

— Laissons le passé, continua Félix en interrompant le marin; venez avec moi, et ne me jugez plus aussi sévèrement que vous l'avez fait.

Félix l'emmena ensuite dans sa maison où il lui fit donner les premiers secours que réclamait son état, car depuis longtemps il souffrait de la faim; et ce pauvre homme fut pénétré de joie et de reconnaissance.

Le capitaine prit aussi congé de Félix, qui lui promit d'aller le voir aussitôt que le permettraient ses affaires.



CHAPITRE XVI.

Une heureuse famille.

Huit jours s'étaient écoulés depuis que le capitaine avait rencontré Félix. Le soleil venait de se coucher derrière une masse de sombres nuages qui annonçaient la tempête, et un calme profond régnait autour de la demeure solitaire du capitaine. Assis dans un coin de la chambre, il paraissait prêter une oreille attentive au moindre bruit qui venait du dehors, tandis que sa femme, ses enfants et quelques marins qui l'avaient suivi dans sa petite colonie, s'occupaient de différents travaux.

La mère travaillait à l'aiguille, tandis que l'aînée de ses filles enseignait à lire à ses deux jeunes sœurs. D'un autre côté étaient les trois fils du capitaine, qui après s'être acquittés de leurs devoirs, s'occupaient de ce qui flattait particulièrement le goût de chacun. Pierre, l'aîné des trois, lisait un récit de voyage. Sur sa figure était peint l'intérêt qu'il y prenait, rien ne pouvait l'interrompre. Jacob balançait sa jolie tête blonde sur un dessin qu'il voulait offrir à son père, le jour de sa fête, et paraissait aussi sourd que son frère aîné à tout ce qui était autour de lui. Guillaume, le plus jeune, suivait tous les mouvements de Jacob, et prenait autant de plaisir à suivre le travail du jeune dessinateur.

— Voilà cependant des drôles bien audacieux, s'écria tout à coup Pierre en levant les yeux de sur son livre.

— De qui parles-tu donc? répondirent ses deux frères; et leurs sœurs suspen-

dant leur lecture prêtèrent aussi l'oreille.

— Ces coquins de pirates, continua Pierre avec chaleur, n'avaient qu'un petit bâtiment, et ils n'étaient que vingt-huit, lorsqu'ils osèrent attaquer un vaisseau armé de canons, et monté par deux cents hommes!

—Mais tu nous parles de pirates, dit Guillaume en interrompant son frère, et nous en savons pas lesquels.

— C'est vrai, répondit Pierre, j'avais oublié de vous le dire. Eh bien! c'étaient des flibustiers; mais pourquoi me demander ce qu'il vous était si facile de deviner!

— Tiens! s'écrièrent à la fois les deux frères, il faut donc tout deviner avec toi. Mais voyons, raconte-nous comment vingt-huit hommes ont pu en prendre deux cents; vraiment ce n'est pas croyable.

— Ma foi non, ce n'est pas croyable, continua Pierre, et pourtant c'est bien vrai. Le chef de ces flibustiers s'appelait

Pierre, tout comme moi. Mais à ce nom de Pierre, on en joignait un autre plus pompeux. Ses compagnons l'appelaient Pierre-le-Grand. Il était natif de Dieppe.

— Or donc, ce Pierre-le-Grand aperçut un jour à l'ouest de l'île Saint-Domingue un gros navire espagnol qui voguait à pleines voiles, et faisait même route que lui. Aussitôt il rassembla ses gens, et leur fit jurer sur son épée de vaincre ou de mourir. Ensuite, à la faveur des ténèbres de la nuit qui commençaient déjà à couvrir la mer, il s'approcha du vaisseau, et, suivi de ses compagnons armés de sabres et de pistolets, il s'élança au milieu des espagnols stupéfaits, après avoir fait percer son propre bâtiment; qui coula à fond presque sous ses pieds.

— Tous les Espagnols qui voulurent opposer de la résistance furent impitoyablement massacrés, les autres se rendirent. Les pirates surprirent les officiers,

qui, se croyant en sûreté, jouaient aux cartes dans l'entre-pont; et comme ils n'avaient aperçu aucun vaisseau, ils s'imaginaient presque que les assaillants étaient tombés du ciel; subjugués par la peur, tous ces marins se rendirent à discrétion, et Pierre-le-Grand se vit maître d'un bâtiment un peu plus digne de son nom.

— Voilà qui est étonnant, dit Jacob; mais qu'était-ce donc que les flibustiers?

— Comment, tu ne sais pas encore? reprit Guillaume avec vivacité; c'étaient des pirates, comme le sont encore des Algériens, et comme l'étaient les frères Victuailleurs, auxquels appartient Claude Stœrtebeker, ainsi que nous l'avons lu dans notre livre. Je m'étonne que tu ne saches pas cela.

Pierre et Jacob se turent devant le savoir de Guillaume, car ils ne connaissaient ni l'un ni l'autre l'origine des flibustiers. Mais Francisca, l'aînée des sœurs, prit la parole, et dit: — Mon cher

Guillaume, les flibustiers et les frères Victuailleurs ont beaucoup de ressemblance entre eux, mais il diffèrent aussi en beaucoup de choses. Je me rappelle avoir lu que les Flibustiers commencèrent à se faire un nom dans les mers des Indes-Occidentales, vers le milieu du seizième siècle, et qu'ils s'étaient établis dans l'île Saint-Domingue, et dans l'île des Tortues, voisine de la première. Il avaient formé entre eux un état libre, régi par des lois qu'ils s'étaient données eux-mêmes, afin de mieux repousser la domination espagnole qu'ils détestaient.

— Et d'où leur venait cette haine pour les Espagnols? demanda Pierre.

— De l'oppression dans laquelle les tenaient les vainqueurs de l'Amérique, répondit Francisca. Un grand nombre d'entre eux appartenaient encore à une colonie de chasseurs de bœufs sauvages, connus sous le nom de Boucaniers.

Le capitaine avait écouté jusque-là

sans rien dire la conversation de ses enfants ; il crut alors devoir y prendre part, et s'approchant de la table autour de laquelle ils étaient assis : Les Espagnols, dit-il, fiers de leurs conquêtes, oublièrent souvent que Dieu ne les avait choisis que pour porter la lumière de l'Évangile chez les peuples encore barbares de l'Amérique ; et, guidés par une honteuse cupidité, ils tyrannisèrent bien des fois ces pauvres malheureux pour leur arracher de l'or, et les boucaniers se ressentirent aussi de la cruauté de ces hommes avides. Ne pouvant détruire les boucaniers, les Espagnols dévastèrent les contrées où ils avaient coutume de chasser, et aussitôt les premiers levèrent l'étendard de la révolte. Ils s'associèrent d'autres pirates aussi déterminés, et de là sont venus les flibustiers.

— Drôle de nom ! dit Pierre ; quelle en est donc l'origine ?

— Ce nom vient de Vlieboot, ancien

mot hollandais qui désignait un petit bâtiment, parce que, dans le principe, ces pirates rôdaient sur les mers avec de petits bâtiments. (*)

— En existe-t-il encore? demanda Guillaume.

— Non, répondit le capitaine; on est parvenu à en purger nos côtes au commencement de ce siècle; cependant il en est d'autres qui courent encore ces parages.

Ainsi vous voyez, mes enfants, à combien de dangers est exposé journellement le marin. Ce n'est pas assez pour lui de risquer à chaque instant de perdre la vie au milieu des flots, ou contre un écueil; il faut qu'il soit tous les jours prêt à en venir aux prises avec ces corsaires, qui ont le cœur plus dur qu'un rocher.

— Cependant, papa, dit Guillaume, avec cette vivacité naturelle au jeune

(*) Quelques historiens donnent à ce nom une autre origine : ils le font venir de l'anglais Frebooter (qui butine librement.)

âge, je voudrais être marin! La vie de l'homme est-elle exposée à de moindres dangers sur terre, et la mort y moissonne-t-elle moins de victimes que sur mer?

— Oui, mon enfant, dit la mère, partout il y a des dangers, mais il ne faut pas les chercher. On ne doit jamais oublier non plus que Dieu est partout, et que partout sa toute-puissance peut protéger ceux qui mettent leur confiance en lui; tu connais, mon enfant, la vie de ton père; combien de fois le Seigneur ne l'a-t-il pas arraché d'entre les bras de la mort!

— C'est vrai, ajouta le capitaine, dans presque tous mes voyages j'ai eu besoin du secours de Dieu, et il ne m'a pas abandonné.

Il allait continuer sur le même ton, car il ne tarissait pas lorsqu'il parlait de la Providence; mais le bruit d'une voiture qui s'arrêtait à sa porte appela son attention.

CHAPITRE XVII.

Une tempête.

— Soyez le bienvenu, Monsieur, s'écria le capitaine, lorsqu'en ouvrant la porte il reconnut Félix qui entrait avec un de ses amis. Comment se fait-il que vous arriviez ainsi la nuit?

—Je m'étais mis en route de bonne heure; mais j'ai été retenu longtemps dans une campagne où j'avais affaire, et en voulant me hâter pour venir ici je me suis égaré.

— Béni soit le Seigneur qui vous a fait retrouver votre chemin avant l'orage, continua le capitaine, car il va s'élever une furieuse tempête; j'ai des lits à vous offrir. A la vérité ils ne sont pas aussi moëlleux

que les vôtres, mais la fatigue de la route vous les fera trouver moins durs. Entrez, voilà le vent qui commence à souffler.

Toute la famille s'était levée pour recevoir Félix.—Ma femme, dit le capitaine, je te présente un de mes meilleurs amis, celui dont je t'ai parlé dernièrement, et qui a montré tant de bonté au malheureux.

— Ah! point de compliment, s'écria Félix en interrompant le capitaine; je ne viens point pour vous parler d'affaire, mais pour voir votre aimable famille.

— Vous êtes bien bon, Monsieur, dit la femme du capitaine; depuis huit jours nous vous attendions, et tous les jours mon mari me parlait de vous. Mes enfants aussi désiraient bien vous voir, car ils aiment tous ceux qu'aiment leurs parents. Approchez, mes enfants, et présentez vos respects à Monsieur.

Tous approchèrent de Félix, et reçurent avec joie ses caresses.

— Mais, ma femme, reprit le capitaine,

tu oublies que nos hôtes ont fait aujourd'hui une longue route, et qu'ils ont besoin de se restaurer, qu'as-tu à leur offrir?

Tandis que la mère et les filles s'empressaient d'apporter sur la table tout ce qu'il y avait de meilleur dans leur modeste garde-manger, le capitaine et ses deux hôtes avaient ouvert une fenêtre, et observaient le ciel que déjà les éclairs commençaient à sillonner.

On entendait au lointain les mugissements de la tempête, et les vagues furieuses venaient frapper le pied des rochers au-dessus desquels s'élevait la demeure du capitaine. On se mit à table, mais la conversation d'abord très-animée languit bientôt; tous pensaient au danger qu'allaient courir les navigateurs qui n'avaient pas eu le temps de se réfugier dans le port. — Voilà, dit le capitaine, une nuit bien terrible! que le Seigneur ait pitié des malheureux qui auront à lutter contre la tourmente.

— Qu'il les prenne sous sa protection ! ajouta son épouse, et qu'il les préserve des horreurs d'un naufrage comme il a daigné t'en préserver tant de fois.

Le capitaine allait souvent à la fenêtre ou à la porte, et promenait ses regards sur tous les points de l'horizon qu'illuminaient de temps en temps les éclairs. Son oreille attentive cherchait à distinguer au milieu du bruit confus des vents et des flots, la voix des malheureux qui pouvaient se trouver dans la détresse ; afin de voler aussitôt à leur secours.

— Mes amis, dit-il aux marins retirés dans une pièce voisine, tenons-nous prêts, et qu'au premier signal nous soyons à notre poste. Et toi, ma femme, ajouta-t-il, en se remettant à table, n'oublie pas ce qui te reste à faire dans le cas où le ciel nous enverrait quelques hôtes pour la nuit.

— Tout est prêt, mon ami, répondit sa femme, mais Dieu veuille que nous n'en ayons pas besoin.

La vive anxiété et les tristes pressentiments que révélaient les traits du capitaine firent une profonde impression sur Félix, et sur son ami. On ne parlait plus qu'à voix très-basse, on craignait de ne pas entendre les signaux de détresse qui viendraient de la mer.

Tout à coup les vents apportèrent jusqu'à la côte un bruit sourd et lointain. Le capitaine commande le silence; et chacun retenant son haleine attend avec inquiétude. Quelques secondes après un bruit pareil au premier se fait entendre; alors ne doutant plus que ce ne soit un signal de détresse, le capitaine se précipite hors de la chambre, et tout le monde le suit en frémissant.

Il rassemble aussitôt les marins, ses compagnons, qui avaient aussi entendu le signal; et, après avoir allumé des feux sur un rocher qui dominait les environs, ils courent au rivage et démarrent une barque, que le capitaine, dès le com-

mencement de la nuit avait déjà fait garnir de tous ses agrès.

— Mes amis, s'écrie cet homme héroïque, il faut vous montrer tels que vous avez toujours été, braves et généreux; une récompense particulière est réservée à tous ceux qui sauvent la vie d'un homme. Partons, le ciel nous protégera.

Les trois fils du capitaine auraient bien désiré suivre leur père, tant ils étaient déjà animés de son courageux dévouement; mais, obligés de se retirer avec leur mère, ils voulurent au moins contribuer en quelque chose au salut des malheureux menacés par la tempête, et ils allèrent implorer pour eux l'assistance divine. A peine furent-ils rentrés avec leur mère et Félix qu'ils se jetèrent tous à genoux, adressant au ciel les vœux les plus ardents.

Ainsi, d'un côté un père de famille s'embarque sur un frêle esquif et brave la fureur des flots pour secourir des

malheureux qu'il ne connaît pas, qu'il n'a jamais vus, dont il n'a jamais entendu parler, et de l'autre côté sa femme entourée de ses jeunes enfants, et agenouillée au pied de la croix, prie celui qui commande aux vents et à la tempête, de sauver, de protéger ce généreux époux, et de sauver les infortunés que la mer menace d'engloutir.

CHAPITRE XVIII.

Un naufrage.

Cependant la tempête s'irritait de plus en plus. Les vagues furieuses sillonnaient la surface des eaux, et des torrents de pluie tombaient des nues, dont le voile sombre et épais était déchiré par de

éclairs nombreux qui précédaient à peine d'un instant les éclats du tonnerre.

La barque qui portait le capitaine et ses intrépides compagnons était ballottée par les flots courroucés ; le vent soufflait vers la côte, et il fallait une vigueur et une intrépidité extraordinaires pour gagner le large à force de rames. Sans perdre courage, ils continuaient leur route à travers les mille dangers qui les entouraient, et s'avançaient vers le côté d'où ils entendaient partir les signaux de détresse, qui ne se répétaient plus qu'à de longs intervalles.

Le capitaine tenait le gouvernail avec une rare présence d'esprit, au milieu de cette nature bouleversée, de ces vagues qui se succédaient sans cesse pour le repousser. Ses compagnons ramaient avec une ardeur infatigable, animés par son exemple et encouragés bien moins par l'espérance de la récompense promise, que par le désir de se montrer dignes de leur chef.

Enfin après une demi-heure d'efforts héroïques, la petite embarcation arriva assez près du lieu où ils tendaient, pour entendre les cris de désespoir que poussaient au milieu des mugissements de la tempête les matelots et les passagers d'un bâtiment près de couler bas. Courage, mes amis, courage! s'écria le capitaine, il faut sauver nos frères, et un seul instant de retard peut les perdre.

Les braves marins redoublèrent d'ardeur, et bientôt à la lueur des éclairs ils purent distinguer un assez grand navire que la tempête avait jeté sur un écueil. Le grand mât était brisé et ne tenait plus que par les cordages au bâtiment qu'il menaçait à chaque instant d'entraîner dans sa chute.

Ce fut au moment où les malheureux naufragés commençaient à perdre courage qu'ils entendirent la voix de ceux qui venaient à leur secours. L'espérance ranima leur ardeur, et ils redoublèrent

d'efforts pour tenir le bâtiment à flot jusqu'à l'arrivée de leurs libérateurs. Des cris de joie accueillirent ces derniers, et aussitôt on recueillit dans la barque toutes les personnes qui se trouvaient encore sur le bâtiment naufragé.

Le capitaine qui commandait ce navire avait été emporté de dessus le pont par un coup de vent, et on n'avait pu le sauver. Il venait d'envoyer son canot à terre avec ses plus hardis matelots qui avaient offert d'aller chercher du secours à l'endroit où ils voyaient des feux allumés sur la côte ; mais à peine les eut-on perdus de vue dans les ténèbres de cette nuit affreuse, que des cris perçants et bientôt étouffés annoncèrent leur malheur au reste de l'équipage.

Il n'y avait plus d'espoir de conserver le bâtiment, il avait été trop maltraité, et l'on s'attendait à le voir bientôt couler à fond ; pour ne point perdre de temps, le capitaine fit d'abord descendre dans

la barque tous les passagers et quelques matelots, et partit, après avoir promis à ceux qui restaient qu'il ne tarderait pas à revenir pour les prendre.

La tempête commençait à s'apaiser; un quart d'heure après le capitaine avait gagné la côte où sa femme l'attendait avec ses enfants et Félix. Il retourna ensuite avec une ardeur nouvelle à la recherche des autres marins, et Dieu récompensa son dévouement par un nouveau succès.

Tous les matelots passèrent dans la barque, et, réunissant leurs efforts, arrivèrent sains et saufs à la côte; mais à peine s'étaient-ils éloignés du bâtiment naufragé, qu'il tomba sur la côte, et devint le jouet des flots.

Les passagers et les matelots débarqués les premiers n'avaient pas voulu céder aux instances de la femme du capitaine qui les invitait à entrer dans sa maison. Ils étaient tous restés sur le rivage, et ce ne fut qu'après avoir reçu leurs compagnons

d'infortune, qu'ils suivirent le capitaine.

Qu'il était beau de voir ce brave marin entouré de ses enfants, et suivi de cette foule de malheureux qu'il venait d'arracher à une mort certaine, et qui tous le remerciaient de leur délivrance! Ce n'est pas à moi, mes amis, leur dit-il en leur montrant le ciel, qu'il faut rendre vos actions de grâces; c'est à celui qui m'a donné le courage et la force d'affronter la tempête. Sans ma confiance en lui, je n'aurais point osé m'aventurer ainsi. Puis s'adressant à sa femme : Je te laisse, dit-il, le soin de faire à nos hôtes les honneurs de la maison; il me reste encore un devoir à remplir; et il me serait impossible de goûter un instant de repos, si je pensais qu'un malheureux eût encore besoin de mon assistance.

A ces mots il partit avec son fils aîné, et quelques marins, et redescendit vers la côte. Quoique tout l'équipage fût persuadé que les matelots embarqués

dans le canot avaient péri, le capitaine ne désespérait pas d'en trouver quelques-uns jetés encore vivants sur la côte. Il en rencontra d'abord plusieurs étendus au milieu des algues et des autres plantes marines que la violence de la tempête avait arrachées des bas-fonds voisins du rivage; mais ils étaient morts, on ne pouvait leur donner que des larmes.

Son fils qui le précédait l'appela bientôt auprès d'un corps couché sur le sable, et dans lequel il avait cru remarquer quelque signe de vie. L'enfant ne s'était pas trompé; le capitaine reconnut que l'infortuné vivait encore, et, après s'être assuré que le nombre des cadavres jetés par la mer sur la grève était le même que celui des matelots et des passagers descendus dans le canot, il fit pour celui qui respirait encore un brancard avec de longues perches que lui et ses compagnons avaient apportées, et reprit le chemin de sa demeure.

ooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooo

CHAPITRE XIX.

Une heureuse nouvelle.

Celui que le capitaine venait de porter chez lui était un matelot jeune encore, mais qui avait déjà la figure sillonnée de rides. Ses traits étaient réguliers ; et quoique ses mains fussent déjà calleuses, leur délicatesse annonçait assez qu'il n'était pas accoutumé à une vie de labeur et de peine.

Une chevelure longue et soyeuse couvrait son front large et proéminent, et sous ses grossiers habits de matelot il portait une chemise fine, mais tombant en lambeaux.

Le capitaine le fit déposer dans un cabinet séparé, où il lui donna tous les secours nécessaires pour le ranimer. Au bout d'un quart d'heure, l'infortuné rouvrit les yeux; mais ses sens étaient encore tellement troublés qu'il parut ne rien entendre, et ne rien voir. Le capitaine, qui épiait tous ses mouvements, attendait avec impatience qu'il recouvrât entièrement la connaissance; mais bientôt il reconnut à la respiration libre du naufragé que son évanouissement s'était changé en un sommeil doux et paisible; ayant appelé sa fille aînée, il lui recommanda de veiller auprès de ce marin, puis alla rejoindre sa famille.

Cette famille généreuse prodiguait tous les secours possibles aux naufragés, réunis autour d'un grand feu, que la femme du capitaine avait allumé; tandis que ses enfants s'empressaient de leur servir tout ce qu'ils pouvaient trouver de mieux dans la maison. Lorsque le capitaine entra

dans la salle, tous les naufragés se levèrent, et allèrent lui demander s'il avait sauvé encore quelques-uns de leurs compagnons.

— Oui ; un seul, répondit-il ; c'est un jeune matelot; il n'est pas encore revenu, mais j'espère que le sommeil le rétablira entièrement, et que demain il sera en état de nous suivre à Charles-Town ; les huit autres sont morts.

Après avoir apaisé leur faim dévorante, les naufragés sentirent le besoin du repos. Tous les lits furent cédés aux femmes ; les hommes restèrent dans la salle commune, où ils se couchèrent sur des tapis et de la paille que le capitaine avait fait apporter ; et bientôt un silence profond succéda au bruit qu'avaient causé les événements de cette nuit fatale.

Le capitaine, toujours infatigable, était rentré auprès du jeune matelot dont il avait confié la garde à sa fille ; ayant renvoyé celle-ci, il s'assit sur un fauteuil à côté du lit, et continua de veiller en

lisant pour mieux résister au sommeil. Minuit venait de sonner, lorsque les mouvements convulsifs et les paroles étouffées du malade attirèrent toute l'attention du capitaine; mais, s'étant assuré qu'il était sous l'influence d'un rêve qui tenait du délire, il continua sa lecture.

Bientôt les paroles du matelot devinrent plus distinctes et son agitation plus grande; le capitaine ne put se défendre de quelque effroi en l'entendant jeter à travers le silence de la nuit ces cris déchirants : Dieu! Dieu! pourquoi me poursuivez-vous ainsi sans relâche? Pourquoi m'avez-vous donné la vie, si vous deviez me l'arracher à la fleur de mon âge? O mon père! en m'abandonnant aux penchants déréglés de mon cœur, vous avez creusé vous-même l'abîme où je me suis précipité....

O ma mère que ton indulgence, outrée m'a fait de mal! tu m'as gâté dans mon enfance, et de là viennent tous mes éga-

rements. Ah! tu gémirais, si tu connaissais les iniquités dont je suis souillé, et les remords qui déchirent mon cœur. Hélas! j'aurais dû mourir en naissant! si mes premiers langes m'avaient servi de linceul, il y aurait un malheureux de moins sur la terre; et peut-être un réprouvé de moins dans les enfers! O mon Dieu! il est arrivé, le jour de vos vengeances, jour terrible que je ne puis plus éviter. Je vois votre juste colère dans ces flots qui m'entourent de toutes parts, et qui vont m'engloutir! O Dieu! n'y aurait-il plus de miséricorde pour moi? Félix.... mon frère.... tu me tends les bras de dessus la rive, et je vais mourir.... Au secours, Félix, au secours.... je meurs!....

Le matelot, qui sans doute se croyait encore au milieu des vagues, s'éveilla en sursaut, et, se raidissant sur sa couche, il promenait ses yeux égarés autour de lui, comme pour se rappeler ses souvenirs;

de grosses gouttes de sueur couvraient son visage pâle, et se mêlaient aux larmes qui coulaient de ses yeux; ses mains crispées étaient accrochées aux couvertures; tous ses traits annonçaient la terreur.

Le capitaine s'approcha lentement.

— Où suis-je donc? lui dit le matelot en le regardant avec surprise et défiance.

— N'ayez point peur, répondit le capitaine, vous êtes avec vos amis. Rassurez-vous, vous êtes sauvé.

— Je vous remercie, mon Dieu! continua le matelot. Mais qui êtes-vous? Comment m'avez-vous arraché à la mort? Car j'étais dans le canot avec plusieurs de mes camarades, lorsque les flots l'ont englouti.

Le capitaine lui raconta en peu de mots les événements de la nuit. — Et où sommes-nous? reprit le matelot. — Pas loin de Charles-Town.

Le matelot poussa un soupir et se tut. Il paraissait plongé dans de tristes pen-

sées, et, après quelques moments de silence, un torrent de larmes s'échappa de ses yeux.

Le capitaine, le considérant avec un intérêt toujours croissant: — Vous pleurez dit-il; faites-moi connaître la cause de votre douleur, je vous offrirai les consolations d'un ami.

— Oui, répondit le matelot, les consolations d'un ami sont bien douces; mais si au lieu d'un ami on rencontre un ennemi! si au lieu de la pitié on trouve la justice, oh alors....!

— Expliquez-vous, je vous prie, je ne crois pas que jusqu'à présent je vous aie donné sujet de douter de ma sincérité et de mes bonnes intentions.

— Oh non! ce n'est pas de vous que je parle; ce que vous avez fait pour moi et mes compagnons témoigne assez de votre générosité. Pardonnez-moi des paroles échappées à la douleur, et croyez à ma profonde reconnaissance, vous y

avez tant de droits ! Mais ne me parliez-vous pas des consolations d'un ami ? J'en ai un, mais je ne mérite pas son affection; et la honte et la crainte m'empêchent de m'adresser à lui.

— Le malheur rapproche souvent les cœurs les plus désunis, et quand un homme est sous le poids de la justice divine, il n'en a que plus de droits à la compassion de son prochain. La personne dont vous parlez est-elle à Charles-Town?

— Oui; c'est un des premiers commerçants de cette ville.

— Son nom, s'il vous plaît ?

Ici le matelot parut hésiter ; après une pause pendant laquelle le capitaine l'observait, il laissa échapper le nom de *Félix Vandermeer*.

— Je le connais, reprit le capitaine ; c'est un de mes amis ; si vous voulez je vous conduirai moi-même chez lui ; et vous me remercierez de vous avoir promis de sa part un accueil favorable. Son

cœur généreux ne trouve de plaisir qu'à faire du bien à ceux qui lui ont fait du mal ; encore tout récemment je n'ai eu qu'à lui dire qu'un de ses ennemis était dans la détresse, et tout de suite il a volé au secours de cet infortuné ! Il ne porte plus le nom de sa famille, et n'est connu que sous le nom de Félix Smith.

— Connaissez-vous ses parents?

— Je sais seulement qu'il est natif d'Anvers, que son père a été ruiné par plusieurs banqueroutes, et qu'il a un frère qui étudie à Rome.

— Pourquoi a-t-il quitté sa patrie?

— Pour obéir à son père, qui voulait l'éloigner pour plaire à son épouse, laquelle ne pouvait souffrir la présence du fils de sa première femme. Félix s'est fait négociant, en attendant qu'il lui fût permis de suivre le penchant de son cœur qui le porte à l'état ecclésiastique.

— Mais aime-t-il encore ses parents? Aime-t-il toujours son frère?

— Oui ; car, aussitôt qu'il eut appris leur détresse, il leur envoya un de ses amis pour les consoler et les soulager.

A ces mots, le jeune marin commença à respirer plus librement, et il pria le capitaine de vouloir bien le présenter à M. Smith.

— Mais sous quel nom, lui dit le capitaine, dois-je vous présenter?

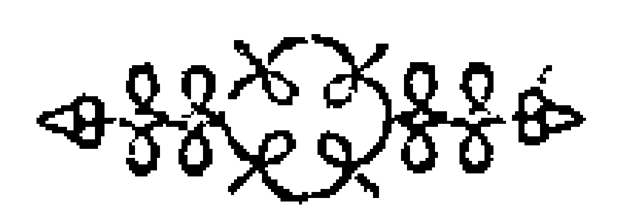
— Sous celui de Théodore, ce nom lui est bien connu.

— Son frère s'appelle aussi Théodore.

Le matelot n'osait répondre et baissait les yeux ; puis, les levant vers le capitaine dont le sourire indiquait qu'il avait deviné sa pensée, il fit un effort et répondit : — Eh bien ! vous lui direz que c'est son frère Théodore. Et il détourna la tête, pour cacher sa rougeur et ses larmes.

— Mon ami, continua le capitaine d'un ton plein d'intérêt, en vous relevant de dessus la grève où vous attendiez la mort, je me doutais que vous n'étiez

pas un matelot comme un autre, et le nom de Félix qui vous a échappé dans votre sommeil m'avait déjà fait penser que vous pouviez bien être ce frère sur le sort duquel Félix m'a témoigné dernièrement tant d'inquiétude. Consolez-vous donc, vous retrouverez en lui un frère digne de ce nom, un frère qui vous aime, et qui vous recevra à bras ouverts. Maintenant tâchez de vous endormir, vous en avez besoin. Demain dans la journée vous verrez Félix. Ne sortez point d'ici avant que je sois venu vous prendre; à présent vous êtes hors de danger, et je vous laisse seul. Bonne nuit et bon espoir.



CHAPITRE XX.

Le mouchoir du naufragé.

Le lendemain, le soleil commençait à peine à dorer la sommité des flots de la mer, qui se ressentait encore de la bourrasque de la nuit, que le capitaine et tous les marins du bâtiment naufragé retournèrent sur la côte pour recueillir ce qu'ils pourraient trouver de débris, et enlever les cadavres de leurs compagnons, que les vagues avaient jetés sur la grève.

Félix accompagnait le capitaine; il s'arrêta auprès des victimes de la tempête, et des larmes de pitié mouillèrent ses

paupières ; un mouchoir blanc, mais ensanglanté, fixe tout à coup son attention; et le dégageant des algues qui l'enveloppaient, il l'examine par un mouvement de curiosité qu'il lui aurait été impossible d'expliquer. Il est frappé d'étonnement à la vue des initiales T. V., et il croit y reconnaître l'ouvrage de sa mère. Une vive inquiétude s'empare de son cœur ; il examine l'un après l'autre tous les morts, et, ne reconnaissant dans aucun d'eux celui qu'il craignait de trouver, il se retire à l'écart, et des larmes brûlantes succèdent à celles que la compassion lui avait fait verser la veille.

Félix n'avait pu attendre le retour du capitaine pour se coucher ; épuisé de fatigue après le long et pénible chemin qu'il venait de faire, il succombait au sommeil, et fut contraint de se mettre au lit, où bientôt il s'endormit profondément; il ignorait donc que le capitaine eût sauvé son frère.

Le capitaine qui le vit plongé dans la douleur, s'approcha de lui, et lui demanda la cause de son émotion. Félix, sans répondre un seul mot, lui montra le mouchoir...

— Eh bien! dit le capitaine en affectant le plus grand sang-froid, que peut vous faire ce mouchoir?

— Il appartient à mon frère, répondit Félix, fondant en larmes, et je ne retrouve point Théodore.

— Il n'y a de morts que ceux que vous voyez ici, tous les autres matelots et passagers sont arrivés sains et saufs, vous les avez vus chez moi.

— Et ce mouchoir, à qui est-il donc? s'écria Fél

— Il peut avoir appartenu à votre frère et être ensuite tombé entre les mains d'un autre. Votre frère était en Italie, comment voulez-vous qu'il soit ici? Croyez-vous qu'il vienne en Amérique pour exercer ses talents?

— Qui sait? le malheur de nos parents l'aura peut-être obligé de recourir à son frère.

— Mais si, comme je l'ai appris, il a de grands torts envers vous?

— Des torts! qui vous a dit cela?

— Un de ses amis qui vous connaît aussi très-bien, et qui est au fait des affaires de votre famille.

— Oh non! je ne lui reproche aucun tort, et, s'il avait compris mon cœur, l'Océan ne nous séparerait pas, comme il nous sépare aujourd'hui. Mais il m'est impossible de supporter plus longtemps cette cruelle incertitude; et, appelant une dame qu'il avait vue au nombre des passagers, il lui demanda s'il n'y avait pas sur le navire un jeune peintre venant de Rome. Cette dame, qui ne connaissait que les passagers, répondit négativement, et Félix retomba dans sa première douleur.

Le capitaine brûlait de lui appren-

dre l'heureuse nouvelle, et cependant il sentait la nécessité de l'y préparer. Le prenant sous le bras, il l'emmena loin du rivage, tandis que les passagers et les matelots naufragés parcouraient la côte dans tous les sens pour ramasser les débris de leur fortune. Vous le voyez, mon cher monsieur Smith, lui dit-il, votre frère n'était pas un des passagers; il n'est pas non plus l'un des morts que nous avons examinés, quoique nous les ayons vus tous. Espérez donc de le revoir encore un jour, car tout est possible à Dieu; il tient dans ses mains le sort et le cœur de tous les hommes, et les dirige comme il lui plaît. Continuez comme vous avez fait jusqu'ici de prier pour votre famille; un jour viendra où elle vous recevra dans son sein, et toutes vos peines seront effacées. Le Seigneur vous a tiré d'un état qui vous répugnait entièrement, il pourra aussi vous conduire à celui que vous désirez. Ce frère dont la naissance vous a

été si fatale vous sera rendu, corrigé par le malheur, et il vous chérira comme vous le chérissez.

Félix, étonné du ton d'assurance que prenait son ami, lè considérait fixement; son cœur battait avec force; mais, ayant jeté les yeux sur le mouchoir qu'il tenait toujours à la main, il le montra une seconde fois au capitaine, et ses regards désolés annonçaient assez à quelles angoisses son âme était en proie. Le capitaine le comprit, et continua avec la plus grande tranquillité:

— Vous considérez toujours ce mouchoir comme l'indice d'un affreux malheur, eh bien! moi je le considère comme un signe de bonheur, et je suis persuadé que c'est la divine providence qui vous l'envoie pour vous préparer à recevoir votre frère.

Félix fut frappé de ces paroles, et relevant la tête il interrompit le capitaine en lui disant:

— Dois-je le croire ou n'abusez-vous pas de ma faiblesse, pour me donner un espoir qui peut-être ne se réalisera jamais ?

— Non, non que Dieu me garde de me jouer ainsi de votre douleur ; je vous ai dit ma pensée, et bientôt mes paroles se vérifieront. Je vous ai dit que je regardais ce mouchoir comme un signe de bonheur ; j'ajoute maintenant qu'il prouve que votre frère est encore de ce monde, et que vous ne tarderez pas à le revoir.

C'en était trop pour Félix ; il ne pouvait concilier l'assurance du capitaine qui assurait que son frère vivait encore, et le triste hasard qui avait jeté le mouchoir de Félix sur la côte durant la tempête.

— Je sais, continua le capitaine, et je l'ai appris d'un matelot qui connaît parfaitement votre frère ; je sais, dis-je, que votre frère vit, et que vous le reverrez bientôt.

— Où est donc ce matelot? Il faut que je lui parle! oh! je vous prie, ne me laissez pas plus longtemps en proie à l'inquiétude.

— Je vous prie de prendre patience, ne précipitez rien.

Vous étiez déjà couché hier soir lorsque je revins ici pour voir si je ne pourrais pas encore sauver quelques malheureux. Tous ceux que vous voyez étendus là étaient déjà morts; un seul matelot vivait encore. Je le fis transporter chez moi, et je veillai auprès de lui jusqu'à ce qu'il eût repris connaissance. Il me dit alors qu'il désirait vous trouver à Charles-Town, où il vous savait établi, et qu'il avait à vous parler de votre frère. C'est lui sans doute qui aura perdu ici le mouchoir que votre frère lui aura donné. Vous lui parlerez vous-même aujourd'hui, mais pas avant qu'il soit entièrement remis de la commotion de la nuit passée. Il était au nombre des matelots

qui avaient tenté de gagner la rive dans le canot, et seul il a été préservé de la mort, afin qu'il vous donnât des nouvelles de votre frère, et qu'il sollicitât pour lui votre pardon. Votre frère aussi a été malheureux; mais il a appris que votre cœur n'avait point changé, et il vous supplie de lui pardonner.

— Lui pardonner! Oh je n'ai jamais eu de rancune contre lui; je l'ai toujours aimé comme mon frère, et il me trouvera toujours prêt à me sacrifier pour lui.

— Il compte bien sur la bonté de votre cœur, car il n'attend pas la réponse de son messager, il est déjà en route, il arrivera bientôt; peut-être même aujourd'hui paraîtra-t-il devant vous.

— O Dieu! que vous êtes bon! que je vous remercie de votre amour pour nous!.... Mais, mon cher capitaine, retournez chez vous, et voyez s'il est possible maintenant de parler à ce matelot;

il me tarde de l'interroger; ou bien voulez-vous que je vous suive?

— Non; vous l'attendrez là sous les arbres qui couronnent cette colline, et je vous l'amènerai; mais il faut me promettre de modérer votre joie. Me le promettez-vous?

— Oui, je vous le promets; allez, hâtez-vous.

— Et si au lieu du messager dont je vous parle vous voyez arriver votre frère?...

Et sans attendre de réponse il s'éloigna à pas précipités. Il était déjà bien loin, lorsque Félix, revenu de la surprise que lui avaient causée ces dernières paroles, se dirigea vers le lieu indiqué pour le rendez-vous. Là, partagé entre la crainte et l'espérance, il s'assit sur le gazon; son cœur battait avec force, et ses yeux semblaient dévorer l'espace qui le séparait encore de celui dont la présence allait remplir tous ses vœux,

CHAPITRE XXI.

Oubli et pardon.

Lorsque le capitaine entra chez Théodore, il le trouva déjà éveillé et debout.

— Monsieur, lui dit le jeune homme, il m'a été impossible de jouir longtemps du sommeil; je suis trop inquiet de l'accueil que me fera mon frère. Cette pensée m'a poursuivi jusque dans mes rèves, et j'ai encore vu Félix me tendant les bras, comme dans mon premier songe où je croyais toujours être au milieu des vagues.

—Cette vision, mon ami, doit être pour vous un motif de confiance; vous le trouverez tel qu'il vous a apparu en songe,

il vous ouvrira les bras, et vous serrera contre son cœur.

— Oui, j'en ai ai l'espoir; ainsi, mon capitaine, comme je suis bien remis de la secousse d'hier, nous partirons quand vous voudrez pour Charles-Town, à moins que la distance ne soit trop grande pour vous, et que vous n'ayez encore besoin de vous reposer de vos fatigues.

— Le Seigneur est tout-puissant, il sait, quand il le veut, abréger les distances; et, sans nous presser, sans nous fatiguer, nous arriverons au but en peu d'instants. Votre frère est déjà prévenu de votre arrivée, il vous attend.

— Vous êtes donc déjà allé à Charles-Town?

— Non; je n'y suis pas allé depuis huit jours; mais lorsqu'il plaît au Seigneur de réunir deux cœurs qui s'aiment, il les rapproche souvent sans qu'ils s'en doutent, afin qu'ils reconnaissent mieux

l'intervention de sa providence, et qu'ils soient plus reconnaissants de ses bontés.

La misère vous avait forcé de prendre du service à bord d'un bâtiment français, destiné pour la Nouvelle-Orléans; Dieu a élevé une tempête qui vous a jeté sur ces côtes, à l'instant même où il y conduisait aussi votre frère; celui-ci était avec nous il n'y a qu'un instant, lorsque nous explorions le rivage pour recueillir les débris du bâtiment naufragé, et c'est lui-même qui a retrouvé votre mouchoir, du moins un mouchoir blanc marqué des initiales de votre nom, et qu'il a reconnu pour être l'ouvrage de votre mère.

— Où est-il maintenant? sait-il que je suis sauvé?

— Oui. Et s'il ne m'a pas accompagné ici, c'est que j'avais besoin de le préparer à vous revoir pour lui épargner une émotion trop vive. Il a passé cette nuit sous le même toit que vous; mais je ne

pouvais vous en instruire, car, vous aussi, vous aviez besoin de ménagements. A présent que vous savez tous deux que vous êtes réunis dans ma maison, vous pouvez vous voir sans aucun danger ; suivez-moi donc.

Théodore suivit le capitaine, le cœur palpitant de bonheur. Plusieurs naufragés avaient rejoint Félix sur la colline où il attendait avec impatience l'arrivée de son frère. Répondant à peine aux questions qu'on lui adressait, il ne détournait pas un instant ses regards du sentier qui conduisait à la demeure du capitaine, et lorsque ce dernier parut il alla à sa rencontre.

Théodore était resté un peu en arrière; ses traits altérés par le malheur et par le costume de marin l'avaient rendu presque méconnaissable, et Félix, à la distance où il se trouvait de son frère, ne distinguait encore en lui qu'un matelot.

— Vous m'aviez parlé de mon frère, dit-il au capitaine, du ton de l'inquiétude; et je ne le vois pas.

— Dites plutôt que vous ne le reconnaissez pas. Mais approchez. Félix descendait lentement, les yeux toujours fixés sur Théodore, qui montait en courant; mais comme la figure de ce dernier restait toujours à demi cachée sous les bords du chapeau de feutre verni qui couvrait sa tête, Félix ne pouvait pas bien distinguer ses traits.

Enfin Théodore arriva en face de son frère; il lève vers lui un regard suppliant, et se jette à ses pieds en s'écriant : Félix, mon frère! Mais Félix le reconnaît, le relève en tremblant, et le presse contre son cœur sans pouvoir articuler une parole.

— Pardon, mon frère! pardon! continue Théodore d'une voix entrecoupée de sanglots.

— Tu es mon frère, répond enfin Fé-

lix, tu n'as point de pardon à me demander; accorde-moi ta tendresse en échange de la mienne que tu as toujours possédée.

— O mon frère, j'ai été cruel envers toi, mais le ciel m'en a bien puni! C'est moi qui t'ai chassé de la maison paternelle, et c'est auprès de toi que je viens chercher un refuge, c'est de toi que j'attends une parole de consolation. Peux-tu m'aimer encore? Peux-tu consentir à oublier tout le mal que je t'ai fait.... O mon frère!..... Les sanglots étouffèrent sa voix; et, la tête appuyée sur l'épaule de Félix; il versait un torrent de larmes.

Oui, je t'aime, reprit Félix; je t'aime comme je t'ai toujours aimé; je t'ai plaint, mais jamais je n'ai eu pour toi d'autres sentiments que ceux d'un tendre frère, je n'attendais que l'occasion de te le prouver; mon amour t'appartient, mon cher Théodore, et après Dieu, mon père

et ma mère que je dois aimer par-dessus tout, c'est toi que je chéris le plus au monde; oublions le passé, ou, si nous le rappelons, que ce soit pour remercier le ciel de nous avoir réunis, et le prier de ne plus nous séparer.

Le capitaine, qui avait suivi Félix, ne pouvait retenir ses larmes en voyant cette scène touchante. Les deux frères élevèrent ensemble leurs âmes vers le ciel pour témoigner à Dieu la reconnaissance dont ils étaient pénétrés. En abaissant leurs regards sur la terre, ils aperçurent leur ami qui, par discrétion, s'était éloigné de quelques pas; ils coururent l'embrasser, et cet homme pieux s'écria :

— Je remercie le ciel de m'avoir jugé digne d'être le témoin de votre bonheur, et je vous en félicite cordialement. Retournons à la maison, Théodore; vous devez à votre frère l'histoire de vos aventures; si vous me le permettez je l'écouterai moi-même avec plaisir, et je

me joindrai à vous pour rendre au Seigneur les actions de grâces qu'il attend de votre reconnaissance.

oooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooo

CHAPITRE XXII.

Désintéressement.

En rentrant chez le capitaine, ils trouvèrent le déjeuner prêt ; la mère et la fille les attendaient avec impatience, ainsi que les autres marins et passagers qui, après avoir ramassé tout ce qu'ils avaient pu sauver de leur fortune, étaient revenus chargés de ces débris.

Le capitaine avait recommandé à Théodore et à Félix de laisser ignorer à tout le monde les liens qui les unissaient. Il

n'est pas nécessaire, dit-il, que les étrangers sachent ce que vous êtes l'un à l'autre. Vous, Théodore, vous êtes libre du service depuis que le bâtiment sur lequel vous êtes venu n'existe plus; et, au lieu de suivre vos anciens camarades qui vont se rendre à New-York pour prendre un nouvel engagement, vous resterez avec nous. Plusieurs des passagers se trouvaient sur la colline, lorsque je vous conduisais auprès de votre frère; mais ils étaient déjà descendus du côté opposé à celui que nous suivions, lorsque le ciel vous a réunis; ainsi personne n'a été témoin de ce qui vient de se passer. et vous continuez d'être à tous les yeux ce que vous avez été jusqu'ici.

Les camarades de Théodore accablèrent aussitôt celui-ci de mille questions sur le projet désespéré que lui et les autres avaient formé de gagner la terre dans une embarcation aussi frêle que le canot; il ne put satisfaire leur curiosité, car il

avait perdu connaissance presque aussitôt que les vagues les eurent culbutés ; et il n'était revenu à lui que dans la maison de son libérateur.

Après le déjeuner, le capitaine fut encore obligé de recevoir les remercîments de tous les naufragés. Un des passagers d'un âge déjà avancé, et auquel on n'avait fait jusque-là presque aucune attention, parce qu'il ne parlait point et se tenait toujours à l'écart, s'approcha alors du capitaine, et lui dit : « Monsieur, il n'est personne de nous qui ne soit reconnaissant du généreux dévouement avec lequel vous avez exposé votre vie pour sauver la nôtre ; permettez que je m'acquitte pour eux et pour moi de la dette que nous avons contractée envers vous et vos généreux compagnons. Je sais qu'un cœur aussi grand que le vôtre ne cherche aucune récompense, et je rougirais de vous en parler ; mais vous me permettrez d'offrir comme souvenir à

vos enfants ce petit coffre qu'ils ont trouvé au milieu des rochers, et qu'ils m'ont apporté au risque de leur vie. »

Le capitaine voulut refuser, et son regard expliquait assez sa pensée à ses filles; mais l'étranger insista vivement : « Ce n'est point, je le repète, une récompense; elle serait indigne de vous comme de moi, et j'aurais honte de vous l'offrir; c'est un souvenir d'amitié; je vous prie de ne point le refuser. »

Félix joignit ses instances à celles du passager, qu'il savait être un des premiers négociants de Bordeaux, et le capitaine permit à son plus jeune fils d'accepter le cadeau. « Si jamais, ajouta le négociant, vous devez placer vos enfants, et que je puisse faire quelque chose pour eux, vous me trouverez toujours prêt à vous servir avec un zèle égal à celui que vous avez déployé pour me sauver la vie. Vous trouverez mon adresse dans cette cassette. » Il partagea ensuite une bourse

pleine de pièces d'or entre les marins qui avaient accompagné le capitaine, et ceux du bâtiment naufragé, et, suivi de ces derniers, il partit pour Charles-Town; Félix l'avait obligé d'accepter sa propre voiture.

Aussitôt après le départ des naufragés, les enfants du capitaine, impatients de savoir ce que contenait le coffre, prièrent leur père de l'ouvrir. Quelle fut leur surprise en y trouvant des diamants et des bijoux du plus grand prix! Leur joie bruyante déplut au capitaine, et après leur avoir parlé assez longtemps sur le désintéressement qui doit accompagner toute bonne action, et qui seul en fait le mérite, il referma le petit coffre, et le serra dans un meuble dont il gardait toujours la clef.

« Maintenant, mes amis, dit-il aux deux frères, nous pouvons prendre quelques moments de repos. Le ciel est pur et nous invite à jouir du plaisir de la

campagne. Allons nous promener à l'endroit où vous avez eu le bonheur de vous revoir. »

ooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooo

CHAPITRE XXIII.

Châtiment mérité.

— Mon cher frère, dit Félix, quand ils furent assis sous les arbres de la colline, ce matin, lorsque je t'attendais ici, je ne pensais pas te retrouver sous le costume d'un marin.

— Le ciel, répondit Théodore, m'a fait souffrir la peine du talion; je t'avais forcé à prendre un costume qui te répugnait, et pour me punir, dans mon

extrême misère, je ne trouvai d'autre ressource que d'endosser ce même costume qui peut-être autrefois m'aurait assez convenu, mais qui, dans la position où je me trouvais, me paraissait aussi intolérable que les chaînes d'un forçat ; grâces au ciel il m'a servi à te retrouver, et aujourd'hui, je ne voudrais pas l'échanger contre les magnifiques habits que je portais autrefois, si avec eux il me fallait reprendre les soucis et les remords qui me poursuivaient sans relâche. Mon histoire n'est pas longue, mais elle t'intéressera, et je ne doute pas, capitaine, qu'elle ne vous intéresse aussi.

Après avoir quitté la maison paternelle où je me trouvais trop à l'étroit, et où j'étais fatigué de la tendresse de ma mère, parce que, commençant à ouvrir les yeux sur ma conduite désordonnée, elle commençait aussi à me surveiller de plus près, j'arrivai à Paris pour continuer mes études. J'eus bientôt fait la connaissance

de quelques jeunes débauchés qui m'entraînèrent dans leurs désordres, et cédant volontiers à leurs instances, j'obtins de mon père la permission de les accompagner en Italie sous le prétexte de me perfectionner dans l'art de la peinture. Je dis sous le prétexte, car je me souciais fort peu de me faire une renommée; je ne songeais qu'à jouir d'une plus grande liberté, et à satisfaire mon goût pour les voyages et pour les aventures.

Arrivé à Rome, je continuai à dépenser follement l'argent que mon père m'envoyait aussi souvent que je lui en demandais. Il ne se doutait pas qu'il était indignement trompé, et qu'il se ruinait pour fournir à mes débauches, en croyant pourvoir à mes besoins.

Ici Théodore se tut, il paraissait profondément ému, et de ses yeux s'échappaient des larmes amères. Le capitaine et Félix, respectant sa douleur, n'osaient

interrompre son silence, et ce ne fut que quelques minutes après qu'il continua son récit.

Je m'abandonnais sans réserve aux plus coupables penchants, lorsque le ciel, dans sa colère ou plutôt dans sa miséricorde, frappa notre famille, et opposa à mes débordements une digue qu'il m'était impossible de surmonter. A la première nouvelle du désastre arrivé à mes parents, je me livrai à tous les excès d'un désespoir insensé; au lieu de les plaindre, je les insultai; au lieu de voler à leur secours je les maudis, et depuis je n'ai jamais répondu aux lettres qu'ils m'adressaient. Je me jetai en aveugle au milieu des plus affreux désordres. Accablé de dettes, et poursuivi par mes créanciers, je me vis obligé de m'enfuir des Etats romains pour me soustraire à une honteuse détention.

Je rentrai en France en mendiant mon pain de porte en porte, et j'arrivai à

Bordeaux dans le plus affreux état de dénuement et de misère. Habitué dès mon enfance à une vie heureuse, et n'ayant jamais connu la peine, je désespérai de gagner ma vie par le travail, et je continuai de mendier. Il me fut impossible d'utiliser mon faible talent, la colère de Dieu me poursuivait, et quand je cherchais à travailler, je n'obtenais que d'affligeants refus, j'étais abreuvé d'humiliations et de dégoûts. J'avais vendu à Rome presque toute ma garde-robe; je vendis encore le peu de linge que je possédais, et je restai avec les seuls vêtements que j'avais sur le corps, et qui déjà tombaient en lambeaux.

Cependant le besoin devenait de plus en plus pressant. Alors je pensai à mon père et à ma mère, et je fus sur le point d'aller me jeter à leurs pieds; mais ils étaient eux-mêmes réduits à l'indigence, et je ne me sentais pas le courage de travailler pour venir à leur secours. Ma mère

était la cause première de mon malheur, et quoique tous ses torts vinssent d'une tendresse aveugle, je poussai l'ingratitude jusqu'à la prendre en haine. Je pensai aussi à toi, Félix ; mon père m'avait annoncé ton bonheur, et plusieurs fois je voulus t'écrire, mais la honte me retint ; comme j'avais été injuste envers toi, je craignais de te trouver sévère, et dans mon orgueil j'aimais mieux rester malheureux que recevoir tes bienfaits avec tes reproches.

Il est inutile de vous dire dans quelle position je me trouvais envers Dieu, je l'avais oublié durant mon bonheur, ou plutôt durant l'aveuglement de mes passions, et lorsque je reconnus que je ne pouvais plus attendre de secours que de sa clémence, au lieu de recourir à lui dans la pénitence de mon cœur, je le blasphémai comme ces malheureux qui le maudissent dans les enfers, parce que, comme, eux je n'avais plus ni amour ni

espérance. Et cependant ce Dieu bon et miséricordieux attendait patiemment mon retour, et il m'ouvrait, sans que je m'en doutasse, une voie de salut.

Après avoir servi pendant plusieurs mois un peintre dont je broyais les couleurs, je rencontrai un jour sur le port un homme qui me considéra longtemps, et finit par me demander si je voulais l'accompagner dans un voyage de long cours, et partir sur son bâtiment en qualité de matelot; je ne fus pas longtemps à me décider; le lendemain je montai à bord de ce même navire, dont vous voyez encore les débris flotter sur la côte.

Ce bâtiment était destiné pour la nouvelle Orléans; les vents contraires nous poussèrent dans ces parages, où devait aussi se terminer notre course. Notre capitaine, celui-là même qui m'avait engagé, et qui me témoignait encore quelqu'intérêt, parce qu'il avait reconnu dans

mes traits l'empreinte du malheur, fut emporté par un coup de vent, au commencement de la dernière tempête; je voulus me jeter à la mer pour le sauver, mais on me retint, en me montrant l'inutilité d'une entreprise aussi téméraire.

Les yeux fixés sur la place où je l'avais vu disparaître sous les flots, je n'étais plus capable d'aucun mouvement; j'avais perdu le dernier soutien qui me restât dans mon malheur, et le dégoût de la vie reprit sur moi tout son empire. Une demi-heure après cet accident, notre bâtiment fut jeté sur le récif où le capitaine l'a trouvé en venant si courageusement à notre secours.

Privés de nos chefs, car notre second était mort dans la traversée, nous ne prîmes plus conseil que de notre peur ou de notre témérité. Fatigué de la vie, je ne craignais plus de l'exposer. Quoique jeune et inexpérimenté, je me joignis à

ces audacieux marins qui osèrent se hasarder dans une frêle barque au milieu des dangers, et dont vous avez enseveli aujourd'hui les cadavres.

A peine fûmes-nous séparés du bâtiment que nous vîmes dans toute son horreur les dangers qui nous environnaient. Le découragement saisit les matelots, ils perdirent la tête, et moi je les considérais avec le rire du désespoir; au lieu de m'adresser à la miséricorde divine pour implorer le pardon de mes nombreuses iniquités, je voyais avec l'indifférence d'un impie approcher le moment où j'allais paraître devant mon Dieu et mon juge. Et ce Dieu bon que j'irritais par cet endurcissement et par mon refus de recourir à sa miséricorde, eut encore pitié de moi. Les flots m'engloutirent, et il semblait certain qu'un instant après je serais enseveli dans les flammes éternelles, mais j'eus bientôt perdu connaissance, et je ne rouvris les yeux

qu'entre vos bras, capitaine, pour recevoir de votre bouche l'assurance que mon frère me pardonnerait, et que Dieu serait touché de mon repentir.

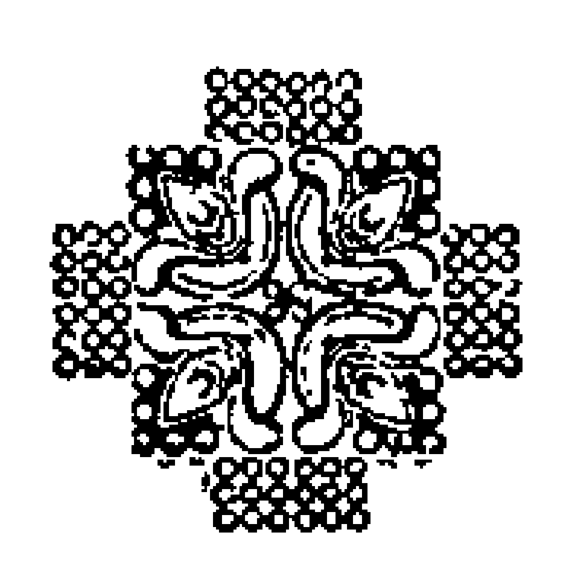
Voilà, mon cher Félix, ce qu'a été ton frère, vois s'il est encore digne de ton amour.

Félix ne répondit pas, il serra affectueusement Théodore contre son cœur: ses yeux baignés de larmes et levés vers le ciel montraient qu'il priait. Mon frère, lui dit-il après une courte pause, c'est à Dieu que tu dois demander pardon, c'est à lui qu'il faut t'adresser pour qu'il guérisse ton âme, car il n'appartient pas à l'homme de guérir de pareilles plaies. O mon frère! quelle ne doit pas être ta reconnaissance envers ce Dieu de bonté qui si longtemps a attendu que tu fisses pénitence, lui qui pouvait te surprendre au milieu des désordres dont tu viens de t'accuser, et t'appeler devant son redoutable tribunal avant qu'une sincère con-

trition t'eût lavé des souillures du péché.

Viens maintenant jouir d'un repos qui t'est nécessaire ; nous allons retourner à Charles-Town, et vous, capitaine, vous nous ferez le plaisir de nous y accompagner.

Les trois amis reprirent le chemin de la maison où la femme et les enfants du capitaine les attendaient pour dîner, et après le repas ils partirent pour Charles-Town.



CHAPITRE XXIV.

Le retour de l'enfant prodigue.

Théodore ne pouvait revenir de sa surprise en voyant les richesses que son frère avait acquises dans le même temps où lui, pauvre mendiant, était menacé à chaque instant de mourir de misère.

Félix lui prodiguait les soins les plus tendres pour ne lui laisser aucun doute sur les dispositions de son cœur ; et après l'avoir lui-même préparé avec tout le zèle d'un ministre de Jésus-Christ, à se ré-

concilier avec son Dieu, il le conduisit à un vénérable prêtre.

Les paroles de pardon que le prêtre prononça sur lui au nom du Seigneur ramenèrent la paix et la joie dans son cœur ulcéré. Sa conversion réjouit le cœur de Félix, comme l'évangile nous apprend que la conversion du pécheur réjouit les anges du ciel; et Félix ne cherchait plus qu'une occasion pour annoncer cette heureuse nouvelle à son père.

Cependant Lichtfeld revint de son voyage en Europe. Félix, qui l'attendait impatiemment, apprit avec une douce satisfaction combien avaient été heureuses ses démarches auprès de ses parents.

Ceux-ci ignoraient encore ce qu'était devenu Théodore; Félix voulut que son frère allât lui-même leur porter de ses nouvelles; et après le temps nécessaire pour les préparatifs du voyage, Théodore

partit sur un bâtiment français qui devait relâcher à Ostende.

Le capitaine qui l'avait sauvé, et que des affaires de famille obligeaient à retourner pour quelque temps dans sa patrie, fit le voyage avec lui, et ne put se refuser à l'accompagner chez ses parents.

Arrivés à Anvers, ils se rendirent aussitôt chez M. Vandermeer. Le capitaine entra seul d'abord pour le préparer à recevoir son fils, et s'annonça comme un envoyé de Félix.

M. Vandermeer était alors avec sa femme et son frère le curé. Ils écoutèrent tous les trois avec le plus vif intérêt ce que le capitaine leur dit de Félix. Mais le capitaine s'aperçut bientôt que ses paroles faisaient sur eux une impression douloureuse, et que, plus il insistait sur les bonnes qualités de cet excellent fils, plus M. et madame Van-

dermeer paraissaient affligés. Les larmes qu'il vit rouler dans leurs yeux l'obligèrent même à s'arrêter, et M. Vandermeer lui dit :

— Vous êtes étonné sans doute, Monsieur, de nous voir plongés dans la tristesse lorsque vous nous dites des choses qui ne devraient nous causer que de la joie. Hélas ! ce n'est pas sur Félix que nous pleurons, c'est sur le sort de son malheureux frère qui, après nous avoir abandonnés, a refusé jusqu'ici de nous donner de ses nouvelles, et nous laisse dans la plus cruelle inquiétude.

— Je conçois votre douleur, Madame, répondit le capitaine, mais j'ose espérer qu'elle aura un terme. Dieu vous a rendu Félix, il vous rendra aussi Théodore, et il vous le rendra plus digne de votre amour. Rien n'est impossible à sa providence, et, quand tout semble désespéré, on voit souvent sa puissance et sa

bonté infinies. Théodore n'est point perdu pour vous, il vit encore, et je viens vous demander pour lui le pardon dont il a besoin avant de se présenter à vos yeux.

— Qu'il vienne, s'écria madame Vandermeer! Ah! qu'il vienne, tout est pardonné, tout est oublié! qu'il vienne, il trouvera toujours en nous des parents qui le chérissent. Mais où est-il?....

Tandis que M. Vandermeer parlait, son mari éprouvait une émotion profonde, et de grosses larmes coulaient le long de ses joues. Son frère le curé lui montrait le ciel comme pour lui rappeler la bonté et la miséricorde de cette providence qui allait combler tous ses vœux.

— Il n'est pas loin d'ici, continua le capitaine, il est déjà à votre porte; puis, élevant la voix, il appela Théodore.

Celui-ci se précipita dans la chambre

et se jetant aux pieds de ses parents qu'il arrosait de ses larmes, il fut assez longtemps sans pouvoir remuer les lèvres; enfin d'une voix déchirante il s'écria: Pardonnez à un fils ingrat; car c'est moi qui vous ai jetés dans l'indigence et mon frère dans la douleur, et cependant c'est lui qui m'a tiré de la honte et de la misère. J'ai été longtemps indigne d'être votre fils et son frère, mais comme l'enfant prodigue je viens implorer votre pardon et le retour de votre tendresse.

— Mon fils, dit M. Vandermeer en le relevant et l'embrassant avec l'effusion du bonheur, nous avons tous besoin du pardon de celui que nous avons offensé; c'est à lui qu'il faut adresser nos prières. Le Seigneur a été juste envers nous, mais sa justice fait place aujourd'hui à sa miséricorde. Réjouissons-nous en lui, et ne nous rappelons le passé que pour remercier et bénir le Seigneur.

Théodore embrassa ensuite sa mère; le cœur de cette femme autrefois si coupable, mais alors repentante était brisé par la douleur. D'une voix entrecoupée de sanglots elle demanda à son fils s'il aimait encore sa mère, et le jeune homme ne put lui répondre que par ses pleurs; mais que ces pleurs étaient éloquents, et combien ils entraient profondément dans le cœur de sa mère!

Après ces premières émotions, M. et madame Vandermeer voulurent savoir comment les deux frères s'étaient retrouvés, et Théodore, s'étant assis entre son père et sa mère, leur raconta ses aventures.



CHAPITRE XXV.

Le comble du bonheur.
Conclusion.

En voyant partir le bâtiment qui emmenait son frère, Félix se sentit le désir ou plutôt le besoin de le suivre. Le lendemain un bâtiment hollandais qui venait de faire un long voyage dans les mers du Nord, relâcha à Charles-Town; ce navire devait remettre à la voile dès la semaine suivante, et gagner Amsterdam. Félix voulut profiter de cette occasion, et ayant confié à son ami Lichtfeld la gestion de ses affaires, il partit de

Charles-Town le cœur palpitant d'espérance et de joie.

Comme ce bâtiment était meilleur voilier que celui que montait Théodore, Félix se trouva à l'embouchure de l'Escaut quelques jours après l'arrivée de son frère à Ostende, et, remontant ce fleuve sur une gabarre qui se rendait à Anvers, il débarqua dans cette dernière ville une heure après que son frère était entré chez leurs parents.

Théodore était au milieu de son récit lorsqu'on apporta une lettre de Félix dans laquelle celui-ci, pour préparer ses parents à sa visite, leur annonçait sa prochaine arrivée, et quelques minutes après il était dans leurs bras.

— Félix! c'est Félix, s'écrièrent toutes les personnes présentes, et chacun voulait l'embrasser, il ne savait à qui répondre.

Nous ne chercherons pas à peindre tout ce que cette scène de bonheur eut de touchant ; la parole est impuissante pour exprimer l'émotion qui remplissait le cœur de cette famille fortunée, qui après tant de revers et d'affliction se trouvait ainsi réunie. Animés des mêmes sentiments de reconnaissance et de piété, ils se prosternaient tous devant Dieu, et, dans un silence profond, interrompu seulement par leurs soupirs, ils offrirent leurs actions de grâces, et ne se relevèrent que pour s'entretenir de la bonté du Seigneur.

Théodore acheva le tableau de ses aventures ; ensuite Félix dut encore satisfaire la curiosité de ses parents en leur donnant sur lui-même les détails qu'ils ignoraient encore. La capitaine aurait bien voulu ne pas entendre les justes éloges que Félix prodiguait à son généreux dévouement, et sur lesquels toute la famille Vandermeer enchérissait encore,

mais ne pouvant les éviter, il prit de là occasion de parler des voies mystérieuses de la providence, qui avait daigné se servir de lui comme d'un instrument pour faire le bonheur d'une famille, dont la résignation dans l'adversité avait mérité les bénédictions dont le Seigneur la comblait alors.

— Maintenant, mon cher père, dit Félix, croyez-vous que ma vocation soit assez éprouvée?

— Je te comprends, mon fils, répondit M. Vandermeer en souriant, tu veux donc toujours renoncer au monde, malgré la fortune que tu as faite? Et qui te succédera dans ton commerce?

— Mon frère, si cela peut lui convenir; je lui cède tout, à la seule condition qu'il sera la consolation et le soutien de vos vieux jours.

Théodore ne laissa pas achever Félix, il le pressa contre son cœur, et lui dit:

Ah mon cher frère, tu m'accables de tes bontés ! je ne désire que ton amitié, je ne mérite pas tant de bienfaits.

Félix lui imposa silence par un geste, accompagné d'un doux sourire, et continuant de s'adresser à son père :

— Vous êtes peut-être étonné de ma persistance, dit-il, mais je sais que cette fois je n'aurai pas besoin de faire violence à votre cœur, pour vous arracher votre consentement ; le Seigneur m'appelle à son service, il a daigné, malgré mon indignité, me choisir pour son disciple, et vous me permettrez d'obéir à sa voix. Cependant je désire apprendre de votre bouche si mon projet obtient aujourd'hui votre assentiment.

— Ah mon fils ! pourquoi rouvrir d'anciennes blessures ? tu es libre, Félix, de suivre les inspirations de ton cœur ; va où le Seigneur t'appelle, et loin d'y mettre obstacle, je te demande dès au-

jourd'hui la faveur de passer avec toi le reste de mes jours, lorsque tu auras reçu le saint Ordre, et que, comme ton oncle, tu seras à la tête d'une paroisse.

Ta mère pourra encore te servir quelques années de gouvernante. Quant à moi, mon enfant, tu le vois, je ne suis plus bon à rien, mais que la volonté de Dieu soit faite!

Alors le vieillard attira Félix sur son cœur, et le serra avec tendresse; se sentant trop ému, Félix fut obligé de sortir pour respirer plus librement, et pour épancher son cœur dans le sein de celui qui lui avait donné le courage dans le combat et enfin la victoire.

L'oncle de Félix se leva ensuite, et s'adressant d'une voix solennelle à M. et madame Vandermeer: Mon frère et ma sœur, leur dit-il, vous admirez comme moi, et avec raison les voies pleines de bonté de la providence, elles sont dignes

en effet de toute notre admiration et de toute notre reconnaissance. Je crois cependant qu'il ne faut pas considérer sous ce seul point de vue les divers événements qui révèlent si visiblement l'intervention divine, et dont nous venons de voir l'heureux dénouement.

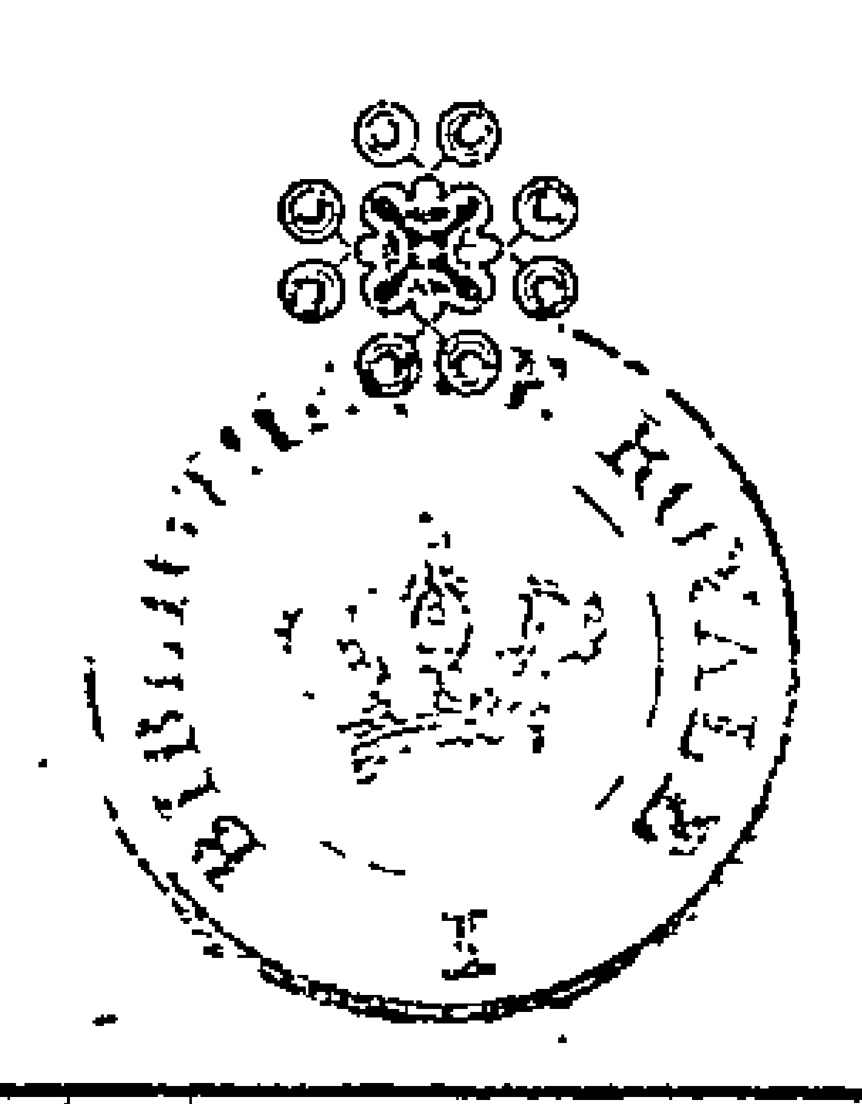
Félix, je puis le dire en son absence, s'est montré digne de l'état auquel l'appelle le Seigneur.

A l'indifférence que vous vous accusez vous-même de lui avoir témoignée autrefois, il n'a jamais répondu que par l'amour le plus généreux, il a sacrifié ses plus douces et ses plus nobles inclinations au désir de vous obéir malgré l'injustice de vos caprices ; il a mieux aimé être malheureux que de manquer aux lois de la piété filiale, lors même qu'il aurait pu vous opposer la volonté du ciel à laquelle nous devons tous obéir. Le Seigneur, touché de sa résignation, l'a béni, et ce bon

fils, ce bon frère, a oublié tout le passé, pour ne penser qu'à votre détresse, et vous relever de l'abîme où vous étiez tombés. En un mot, il a toujours rendu le bien pour le mal, et c'est la seule vengeance permise à un chrétien.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.



TOURS, IMPRIMERIE DE MAME.



BIBLIOTHÈQUE DE LA JEUNESSE CHRÉTIENNE

Agnès.
André.
Anatole.
Annette.
Anc. Testament.
Antonio.
Bague trouvée.
Bastien.
Bernard et Armand.
Braconniers.
Chaumière Irland.
Cent p. Contes.
Chartreuse.
Clotilde.
Conteur allemand
Croix de Bois.
Duval.
Edouard.
Enfant de Chœur.
Enfants vertueux.
Emigrants.
Famille africaine.
Famille Sismond.
Fête de S. Nicolas.
FamilleChrétienne
Félix.
Fridolin.
Fridoline.
Gondicar.
Guirlande de Houblon
Henri et Marie.
Henri.
Jénoseph.
Laure.
Le Tilleul.
Louis l'émigré.
Lydia.
Maria.
Marie.
Mélanie et Lucette
Marthe.
Nouv. pet. Contes.
Nouv. Testament.
Œufs de Pâques.
Petit Mouton
Pierre Cœur.
René.
Rose de Tannebour
Rosier.
Sept nouv. Contes.
Serin.
Sœur Léocadie.
Soirées Romaines.
Théophile
Veille de Noël.

PUBLIÉE
avec approbation
de Mgr l'Archevêque
DE TOURS.